LA

PLACE

ROYALE

PAR

MADAME LA COMTESSE DASH.

III

PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE SAINT-JACQUES, 38.

rez, ce qu'il vous plaira, ce qui vous passera
ı tête; pourvu que mon père soit rassuré et
croie sa fille heureuse, tout sera bien. Allez,
ieur, et faites vite; je vous attends.
voix était brève, saccadée, impérieuse.
de Grand-Lieu sortit sans répliquer une
.
ssitôt qu'il fut rentré, Marie ferma la porte
précipitation, en ôta la clé, puis, se jetant
enoux de son mari :
Monsieur, tuez-moi! s'écria-t-elle.
de Grand-Lieu essaya de la relever; mais
'attachait comme une liane à ses genoux.
Tuez-moi! répéta-t-elle; c'est là, c'est à vos
que je veux et que je dois mourir.
'avez-vous? dit M. de Grand-Lieu; quelle
ur vous trouble et vous égare?
Je vous dis, répéta-t-elle encore (cette fois
un horrible sang-froid), je vous dis que vous
z qu'à me tuer. C'est votre droit, c'est mon
c'est le seul moyen d'en finir.
Relevez-vous, dit le gentilhomme; quelques
ations que vous ayez à me faire, votre place
pas à mes genoux. Calmez-vous; quoi que
puissiez dire, je crois pouvoir vous promettre
nce l'appui d'une âme honnête et l'assistance
noble cœur.
ces mots l'exaltation de Marie s'abattit en
luie de larmes. M. de Grand-Lieu s'était as-
Malgré ses efforts pour la relever, la jeune
demeura devant lui agenouillée, dans l'atti-
d'une Madeleine éplorée.
e pleura longtemps en silence.
encieux comme elle, M. de Grand-Lieu la
mplait avec une ineffable expression de tris-
et d'inquiétude.
fin, d'une voix entrecoupée de sanglots :
Monsieur de Grand-Lieu, je vais tout vous
Vous me tuerez après, car il faudra tou-
en venir là. Écoutez, je suis bien malheu-
!
larmes l'interrompirent.
Je vous en prie, calmez-vous d'abord, dit
e Grand-Lieu avec bonté; songez, mademoi-
que vous n'avez point ici de maître, et que
êtes sous la sauvegarde d'un homme d'hon-

Laissez-moi parler, reprit-elle; je vais tout
dire. Mon Dieu! le pourrai-je sans vous of-
r mortellement? Il faut pourtant que vous

sachiez tout. Monsieur de Grand-Lieu, je ne
aime pas, je ne vous ai jamais aimé; je n'ai pu
donner que ma main : depuis longtemps
cœur ne m'appartenait plus. Ne vous irritez
Ma vie est à vous, et, quand j'aurai tout dit,
ferez de moi ce que vous voudrez. Vous me
rez, vous m'enverrez dans un couvent; quo
vous décidiez, je vous bénirai. Écoutez-moi.
une triste histoire. Je suis bien coupable, j
plus malheureuse encore. Vous verrez,
m'avoir entendue, que vous me plaindrez u
Je ne crois pas qu'il y ait au monde une cr
plus misérable. Lorsque vous m'avez dem
en mariage, voici bien longtemps de cela, j
tais qu'une enfant; je ne savais rien de l'a
Je n'avais connu jusqu'alors que la tendre
mon père. Je ne savais rien, je ne me dout
rien, je ne prévoyais rien, j'étais heureuse
ce qui m'a perdue. Je laissai mon père vo
gager ma parole et ma foi. Il désirait ce
liance; son désir fut ma loi. J'avais d'a
pour vous une haute estime, un saint respe
affection de sœur. Je crus que c'était de l'a
j'appris plus tard que je me trompais. Qu
dirai-je? Mon cœur s'est laissé prendre à
de lui-même. Je ne sais pas comment ce
fait. Vous n'étiez pas là pour me défendre;
seule, sans défiance, je ne songeais à rien.
tal amour éclata en moi comme la foudre d
ciel serein. Il m'est impossible de dire co
cela est arrivé; mais, à votre retour, vous
plus de fiancée. Ne m'interrompez pas. Al
bien souffert! Rappelez-vous mes sombr
tesses. Si vous saviez, monsieur de Gran
que de nuits passées dans les larmes! Vo
dû me prendre pour un enfant capricieux
deur; c'est que j'étais si malheureuse! Bi
vent j'ai voulu vous tout avouer : votre
m'encourageait; la crainte d'affliger m
m'a toujours arrêtée. J'attendais une heu
pice. Je ne prétends pas m'excuser, je ne
pas à m'absoudre; mais cependant je do
dire que, depuis que j'aimais, je ne croyai
votre amour; je croyais qu'en recherch
main vous n'aviez obéi qu'aux derniers v
votre père, de même que moi je n'ava
qu'aux trop chères volontés du mien. Je
que nous pourrions toujours, sans secouss
déchirement, rompre les liens qui nous u
l'un à l'autre. Vis-à-vis de vous j'étais do

Desbois
166
v.3
SMRS

PQ
2390
.S5
1853
v.3

LA PLACE ROYALE

NOUVEAUTÉS EN VENTE.

La Mare d'Auteuil, par Paul de Kock, superbe affiche pochade.	»»	»»
Les Boucaniers, par Paul Duplessis, 3 vol. in-8., superbe affiche pochade, net.	13	50
L'Usurier sentimental, par G. de la Landelle, 3 vol in-8., net.	13	50
La Place Royale, par madame la comtesse Dash, 3 vol. in-8., net	13	50
La Marquise de Norville, par Elie Berthet, 3 vol. in-8., net. .	13	50
Mademoiselle Lucifer, par Xavier de Montépin, 3 v. in-8., net.	13	50
Les Orphelins, par madame la comtesse Dash, 3 vol. in-8., net.	13	50
La Princesse Pallianci, par le baron de Bazancourt, 5 vol. in-8., net.	22	50
Le Chasseur d'Hommes, par Emm. Gonzalès, 3 vol. in-8., net.	13	50
Les Folies de Jeunesse, par Maximilien Perrin, 3 v. in-8., net.	13	50
Livia, par Paul de Musset, 3 vol. in-8., net.	13	50
Bébé, ou le **Nain du roi de Pologne**, par Roger de Beauvoir, 3 vol. in-8., net.	13	50
Blanche de Bourgogne, par madame Dupin, auteur de CYNODIF, MARGUERITE, etc., 2 vol. in-8., affiche pochade, net.	9	»»
L'Heure du Berger, par Emmanuel Gonzalès, 2 vol. in-8., affiche pochade, net.	9	»»
La Fille du Gondolier, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8., affiche pochade, net..	9	»»
Minette, par Henry de Kock, 3 vol. in-8 , net.	13	50
Quatorze de Dames par Mme la comtesse Dash, 3 vol. in-8., net.	13	50
L'Auberge du Soleil d'Or, par Xavier de Montépin, 4 vol. in-8., affiche pochade, net.	18	»»
Les Coureurs d'aventures, par G. de la Landelle, 3 vol. in-8., affiche pochade, net.	13	50
Debora, par Méry, 3 vol. in-8., net.	13	50
Le Maître inconnu, par Paul de Musset, 3 vol. in-8., net. . .	13	50
L'Épée du Commandeur, par X. de Montépin, 3 vol. in-8. net.	13	50
La Nuit des Vengeurs, par le marquis de Foudras, 5 vol. in-8., net.	22	50
La Reine de Saba, par Xavier de Montépin, 3 vol. in-8., affiche pochade, net.	13	50
La Juive au Vatican, par Méry, 3 vol. in-8., net.	13	50
Le Sceptre de roseau, par E. Souvestre, 3 vol. in-8., net. . . .	13	50
Jean le Trouveur, par Paul de Musset, 3 vol. in-8., net.. . .	13	50
Les Femmes honnêtes, par Henry de Kock, 3 vol. in-8., net. .	13	50
Les Parents riches, par Mme la comtesse Dash, 3 vol. in-8., net.	13	50
Cerisette, par Paul de Kock, 6 vol. in-8., affiche pochade, net.. .	30	»»
Diane de Lys, par Alexandre Dumas fils, 3 vol. in-8., net. . . .	13	50
Une Gaillarde, par Paul de Kock, 6 v. in-8., affiche pochade, net.	30	»»
Georges le Montagnard, par le baron de Bazancourt, 5 v. in-8., affiche pochade, net.	22	50
Le Vengeur du Mari, par E. Gonzalès, 3 vol. in-8., net. . .	13	50
Clémence, par madame la comtesse Dash, 3 vol. in-8., net. . .	13	50
Brin d'Amour, par H. de Kock, 3 v. in 8., affiche pochade, net.	13	50
La Belle de nuit, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8., affiche pochade, net.	9	»»

LA

PLACE ROYALE

PAR

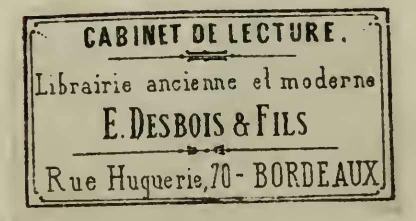
MADAME LA COMTESSE DASH

3

PARIS

L. DE POTTER, ÉDITEUR

38, RUE SAINT-JACQUES



L'ESCLAVE ALGÉRIEN

(SUITE).

VII.

—

Cette résolution une fois prise, il se sentit beaucoup plus tranquille; il regarda, avec un mélancolique plaisir, ces beaux lieux qu'il fuyait pour jamais, son œil humide suivit longtemps Nesserine ; s'égarant

dans un bois de palmiers qui bordait la rive, car le soir il abandonnerait cette dangereuse syrène, il s'enfermerait près des bons religieux, il se dévouerait au sacrifice et à la prière.

Le soir venu, il trouva qu'il était venu trop tôt, et il attendit; il attendit la nuit, la nuit était si belle!

La lune éclairait la mer de son disque d'argent et la semait des paillettes échappées à sa chevelure, les fleurs embaumaient l'air, les rossignols chantaient, tout respirait l'amour, la rêverie, le bonheur.

Comment s'arracher à ce spectacle?

Le chevalier ne s'en sentit pas la force, il voulut parcourir encore une fois, seul, ces bosquets si chers à son cœur; il voulut entrer dans ce pavillon où les soins de Nesserine l'avaient rappelé de la mort; il sortit sans bruit de la chambre où on l'avait placé depuis sa convalescence, il avança dans l'ombre, et, à sa grande surprise, une lumière brillait à travers le store.

Youssouf, parti pour Alger afin d'y chercher des nouvelles, avait annoncé qu'il y passerait la nuit; il avait entendu

dans l'appartement de la nourrice un ronflement sonore indiquant son profond sommeil. Qui donc veillait à cette heure ?

Son cœur battit violemment à cette question ; la revoir encore, mon Dieu ! il n'eut jamais osé espérer tant de bonheur !

Arrivé près dn pavillon, il appliqua son œil à une fente du store ; on parlait bas, mais il lui sembla entendre des paroles latines, il redoubla d'efforts, et enfin il vit !

Il vit le chapelain devant un autel im-

provisé, revêtu d'habits sacerdotaux, bien simples et bien incomplets ; à genoux à ses pieds Nesserine, vêtue d'une longue robe et d'un voile blanc, soutenue par un des esclaves chrétiens de son père, pendant qu'un autre esclave, aussi chrétien, assistait le prêtre.

Il entendit ces mots sortir de la bouche de l'aumônier :

— Relevez-vous donc, fille de l'Église, vous avez dépouillé vos erreurs, vous venez de recevoir le baptême, vous êtes maintenant une des élues du Christ qui vous appelle, soyez une de ses servantes

privilégiées, montrez-vous digne de la grâce qu'il vous a faite et du nom de Marie, que vous allez porter.

— Mon père, répondit la jeune fille, ne puis-je point en ce moment m'engager déjà par les vœux que je désire prononcer.

» Ne puis-je compter à présent parmi les épouses de Notre Seigneur.

— Des vœux! pensa le chevalier, encore tout étourdi de cette scène, des vœux!

» Oh! non, elle n'en prononcera pas, elle

deviendra ma femme, ma compagne, j'irai me jeter aux pieds du grand-maître, il me déliera de mon serment; elle m'appartiendra, ou je mourrai. »

Et, sans réfléchir au trouble qu'il apportait, à la sainte cérémonie qu'il troublait, il poussa la porte du pavillon, entra dans la chambre où on l'attendait si peu, répéta les mêmes paroles dans l'exaltation de sa joie et de son amour, pendant que Nesserine, éperdue se réfugiait auprès du chapelain, qui la couvrait de sa main protectrice.

— Mon révérend père, ajouta le jeune

homme, Nesserine infidèle occupait toutes mes pensées, mais j'allais la fuir; Nesserine chrétienne ne peut appartenir qu'à moi, je le jure ici, devant Dieu, qui m'entend, devant vous et devant elle.

— Jurez-le donc devant son père, à qui vous arrachez son unique enfant pour prix du dévoûment qu'il vous a voué! s'écria une voix à la porte du jardin; jurez-le, mon maître, ou votre serment ne sera pas reçu dans le ciel.

La jeune fille poussa un cri et retomba inanimée près du chapelain, qui la soutenait toujours.

Les esclaves essayèrent de se cacher; Sourdis s'avança au devant d'Youssouf.

— Oui, dit-il, je le jure devant vous, et me punisse le ciel si je ne tiens pas mon serment!

— Quoi? la fille de votre esclave, monseigneur!

— La fille du plus honnête homme que je connaisse.

— A vous! riche, noble, puissant?

— Je ne suis ni riche, ni puissant, mais je l'aime!

— Je ne donnerai pas de dot à l'enfant rebelle qui m'abandonne, qui renie la foi de ses pères.

— Que m'importe, je l'aime !

» Je travaillerai pour qu'elle soit heureuse ; j'ai mon épée et mon courage.

— Et toi, Nesserine, reprit le pauvre père d'une voix tremblante, veux-tu quitter ton pays, ton père, pour suivre cet étranger ?

— Mon père, ce n'est pas un étranger... c'est notre bienfaiteur!

— Tu le veux?

» Songes-y bien, tu vas te condamner à une vie de misère et de privations; plus de luxe, plus d'esclaves, plus de repos si doux, plus de jeux avec tes compagnes....

— Mon père! et lui ?

— Vous êtes décidés l'un et l'autre?

» Ni la pauvreté, ni la crainte d'un mal-

heur commun, ne peuvent vous séparer.

Vous vous aimez bien, dès-lors, et je suis tranquille.

» Il faut me sacrifier encore, et je le fais de toute mon âme.

Se prosternant à la manière des esclaves, il présenta un papier au chevalier :

— Monseigneur le comte de Gensigny, recevez de moi le premier hommage qui vous est dû.

» Vous êtes libre; le comte votre frère est mort, et votre famille, dont vous êtes la dernière espérance, a obtenu la cassation de vos vœux.

» Elle vous attend pour vous unir à une riche héritière.

» Voulez-vous encore épouser la fille de l'esclave, dépouillée de tout ?

— Plus que jamais! s'écria le jeune homme, puisque je puis lui faire un sort digne d'elle et la dédommager de ce que votre injustice lui enlève.

— Vos parents n'y consentiront pas.

— Je ne me marierai qu'avec elle, ou mon nom s'éteindra, je le jure, foi de gentilhomme et de chrétien.

— Et si votre future épouse vous apportait en dot cinquante mille ducats, croyez-vous qu'elle soit bien reçue au château de vos ancêtres ?

— Youssouf, vous pardonnez donc?

» Bénissez vos enfants alors, et venez avec nous sur la terre de France.

— Non, répondit-il en secouant tristement la tête; non, l'ancien esclave ne doit

pas porter sa chaîne auprès des nobles seigneurs et des grandes dames.

» Ma fille sera plus votre femme si je ne suis pas là.

» J'irai plus tard vous voir, lorsqu'on l'aimera assez pour que rien ne puisse nuire aux sentiments qu'elle inspire.

» Je vous la confie, je vous la donne; prenez-la, ici à l'instant même, d'après votre culte, devenu le sien.

» Que ce vieillard vous unisse, j'assisterai... »

Nesserine se jeta dans les bras de son père, si fortement ému qu'il ne trouva pas la force de parler.

La cérémonie commença, et, lorsqu'elle fut finie, lorsque les serments irrévocables furent prononcés, Youssouf, dit aux jeunes époux :

— Maintenant, si vous ne voulez pas que je meure de douleur, partez, partez sur le champ ; ne me laissez pas le temps de me reconnaître.

» Allez tous les deux, avec cet homme vénérable, avec ces esclaves, que je fais

libres, allez au navire qui vous attend dans le port.

» Mes trésors vont vous suivre, et mon âme ne vous quittera pas.

» Puisse Allah ne pas vous punir du parjure accompli aujourd'hui! »

Que te dirais-je après, ma chère Marie, que tu n'aies deviné d'avance?

Tu comprends les larmes de la jeune femme, la joie, la reconnaissance de son mari, la douleur de son père; tu assistes à leurs adieux, tu les vois arriver

en France, ou, malgré l'étrangeté de l'alliance, ils furent accueillis à bras ouverts — cinquante mille ducats!

La raison est aussi bonne que le fameux *Sans dot!* de Molière.

Mais vois-tu aussi Youssouf, seul sur la plage, suivant de l'œil ce vaisseau chargé de tout ce qu'il aime au monde.

Le vois-tu ce cœur d'élite, cette âme dévouée, se sacrifiant encore au bonheur de sa fille et de son maître, en rentrant dans cette maison déserte où il doit vivre isolé?

Oh! tu est trop jeune pour deviner ce désespoir!

Demande à ton père; sa tendresse pour toi lui dictera sa réponse.

M. et madame de Gensigny s'aimèrent toujours d'une affection sans partage; ils vécurent dans leur terre, dépensant leur fortune en bonnes œuvres.

La révolution a tué le comte; il ne put survivre à cette destruction de tout ce qu'il avait honoré; sa femme ne lui survécut pas huit jours.

Et comme ils n'avaient eu jusqu'alors qu'une couche
Ils n'auront qu'un même tombeau.

Ainsi que dit la ballade !

Voilà, ma chère enfant, l'histoire que tu m'as demandée.

C'est une vieille histoire, plus vieille encore que moi.

Oh ! si tu savais combien j'aime le passé, avec quel bonheur je m'y reporte, en face d'un présent aussi sombre que le nôtre !

Dieu te fasse un bel avenir, à toi, et à toute cette génération si pleine d'espérances et de vie !

Sois heureuse, et n'oublie pas la vieille

amie qui ne verra point ton bonheur, donne lui quelques regrets, et viens apporter une des belles fleurs de ta couronne à son souvenir, à son amitié, aussi ancienne pour toi que ton existence.

UN

SECRET DE COQUETTE

CHAPITRE PREMIER.

I.

— Madame la duchesse est-elle chez elle? demanda un élégant jeune homme au suisse d'un magnifique hôtel de la rue de Varennes.

— Madame la duchesse ne reçoit pas, monsieur.

— Cependant elle m'a fait dire de passer aujourd'hui chez elle, insista le jeune homme.

— J'en suis désolé, monsieur, mais madame la duchesse a fermé sa porte pour tout le monde.

— Si vous vouliez bien lui faire porter mon nom? Elle a oublié sans doute.

— Madame la duchesse n'oublie rien, monsieur, et puisqu'elle ne vous a point

excepté, c'est qu'elle ne compte voir absolument personne.

— Donnez-moi, s'il vous plaît, une plume et de l'encre, j'écrirai.

Le suisse, poli comme l'étaient tous les domestiques de grands seigneurs, avança un siége et prépara ce que le jeune homme avait demandé.

Il se mit à écrire, mais sa contrariété était visible.

Pendant qu'il écrivait on frappa violemment; un laquais, galonné sur toutes les

coutures, une grosse canne à la main, entra en menant grand tapage.

— Madame la duchesse y est-elle? demanda-t-il à son tour.

Le suisse fit la même réponse.

Le laquais retourna vers un carrosse, dont on apercevait les panneaux argentés la porte ouverte et une voix impérieuse lui cria.

— C'est impossible, Maraud! fais-moi venir ce croquant de suisse!

Le suisse entendit ces mots, et sans qu'il

fut nécessaire de l'appeler, il se hâta de quitter sa loge.

Le jeune homme se leva pour écouter le colloque, auquel il sembla prendre un grand intérêt, tout en évitant de se montrer.

— Madame la duchesse a donné les ordres les plus sévères, monsieur le marquis, elle veut être absolument seule aujourd'hui, elle a sa migraine.

— Tu déraisonnes, elle m'a donné rendez-vous.

— Je ne dis pas le contraire, monsieur

le marquis, mais elle a changé d'avis apparemment.

» On lui a apporté tout à l'heure trois caisses de parfilage, de la part de M.e Lemerle elle m'a fait commander de les remettre, à mam'zelle Tandier et n'a seulement pas voulu les voir.

— Ah! ce gros ventre lui envoie des parfilages?

Le suisse s'inclina et ne répondit pas.

— Tu diras à ta maîtresse que j'attends ses ordres.

Puis il cria à son laquais :

— Chez Sophie Arnould !

Le jeune homme se remit à écrire.

La lettre était difficile, à ce qu'il paraît, car il la déchira trois fois pour la recommencer.

Au moment où il essayait la quatrième, on frappa de nouveau, un peu moins bruyamment toutefois.

Deux laquais en livrée marron, galonnée d'argent, mais évidemment de fantaisie et sans blason, entrèrent à la fois.

Ils demandèrent tous les deux en même temps madame la duchesse, tous les deux reçurent la même réponse, et presque aussitôt après un gros homme parut en jurant, et se disposant à passer outre.

— Je vous chasserai, drôles ! pour vous apprendre à mentir ainsi.

» Je vous jure, moi, que madame la duchesse est chez elle, et qu'elle m'attend.

Le suisse, sa hallebarde à la main, reçut M. Lemerle, car c'était lui-même, et frappant un coup sonore sur les pavés de la cour.

— Monsieur je suis désolé de vous dire que vous n'entrerez pas.

— Allons donc!

Il jeta une bourse lourdement garnie, qui tomba aux pieds du Cerbère, et fit trois pas en avant, comme un homme sûr de son fait.

Le suisse ne ramassa pas la bourse, enfonça carrément son chapeau, frappa de nouveau sa hallebarde sur le pavé et répéta :

— On n'entre point.

Le jeune homme ne put s'empêcher de rire tout haut, tant le visage du traitant lui sembla comique, celui-ci se retourna de son côté et lui lança un regard furibond.

— Ah ! c'est vous, monsieur Bernin ?

— Oui, c'est moi monsieur Lemerle.

— Vous voilà à la porte !

— Comme vous.

— Tout le monde est à la porte aujourd'hui, monsieur, car on vient de

renvoyer aussi M. le marquis de Salvert.

— Le marquis de Salvert!

» Elle m'avait promis qu'elle ne le reverrait plus!

— Ah! monsieur, tient-elle jamais ce qu'elle promet!

» On est bien plus sûr de ce qu'elle ne promet pas. »

Le gros homme restait tout essoufflé au

milieu de la cour, s'essuyant le front, et ne sachant quel parti prendre.

Il se décidait enfin à réjoindre son carrosse, lorsqu'un coureur, vêtu de satin blanc et de velours nacarat, entra en sautillant et portant à la main un immense bouquet des plus belles fleurs.

— Pour madame la duchesse de Sivry, de la part de M. le chevalier de Melrose.

Le suisse prit le bouquet, avec sa gravité impassible :

— Madame la duchesse l'aura dans six minutes, répondit-il.

Il tira une des sonnettes de sa loge, un valet de pied sortit de l'hôtel sur le perron, le suisse lui cria :

— Pour madame la duchesse, de la part de M. le chevalier de Melrose.

Le valet prit le bouquet et disparut.

— Voilà comment cela se pratique dans cette maison, dit M. Lemerle à M. Bernin, et c'est ainsi du matin jusqu'au soir.

— Vous pourriez ajouter du soir jusqu'au matin.

Le suisse fronça le sourcil.

— Monsieur, les portes de l'hôtel se ferment à deux heures chaque nuit.

» J'en ai la clé sous mon traversin, et je n'ouvre plus sans un ordre de madame la duchesse, qui ne le donne jamais. »

Le jeune homme ne répliqua point, il était poète et il savait que pour réussir dans une maison, il faut flatter « *jusqu'au chien du logis.* »

Il reprit la plume et se mit à écrire, le financier resté au milieu de la cour, sur ses grosses jambes, lui cria du haut de sa tête :

— Monsieur Bernin, vous êtes venu en chaise?

— Oui, monsieur.

— Vous avez renvoyé vos porteurs.

— Oui, monsieur.

— Je vous emmènerai dans mon vis à vis, si vous voulez.

— Ah! oui, je comprends! soyez tranquille je ne resterai pas après vous.

» Cependant j'accepte, à une condition,

c'est que vous me conduirez au Waux-Hall.

— Parbleu! je le veux bien, nous y verrons quelques jolies femmes et nous oublierons madame la duchesse, puisqu'elle nous oublie si bien.

— Vous ne reviendrez pas?

— Eh ! eh!... Et vous!

— Eh! eh!... Et vous?

Ils se mirent à rire en se regardant et sortirent ensemble.

Le suisse les suivit des yeux et referma sa porte, ensuite il posa sa hallebarde, regarda la lettre du poète et l'écu de six livres qu'il avait placé dessus, pour l'empêcher de tomber apparemment, puis il secoua la tête en disant :

— Que de papillons, que de mouches grosses et petites, qui viennent se brûler à la chandelle.

Le suisse de l'hôtel de Sivry était lettré, vous le voyez.

Il fréquentait le valet de chambre de M. de Parny, qui lui prêtait les livres de son maître.

Il se rassit dans son fauteuil et se mit à ruminer sa recette du jour.

Sa place était bonne.

Madame de Sivry, une des plus charmantes femmes de la cour de Louis XVI, veuve d'un vieux mari, riche, héritière d'un grand nom, était recherchée par tout ce qu'il y avait de jeune et d'élégant à Paris et à Versailles.

Les grands seigneurs, les beaux esprits, les gens d'épée, de robe et de finance se croisaient à sa porte, mais tous étaient éconduits de la même façon.

La duchesse était coquette au suprême.

Elle possédait l'art si difficile de se faire aimer, de conserver ses adorateurs et de ne jamais les satisfaire.

C'était une de ces déesses mythologiques que Bouché représente sur des nuages, environnées de fleurs qu'elles jettent à leurs esclaves, les fleurs se flétrissent, mais les épines restent et le parfum susbsiste encore.

A peine les soupirants furent-ils envolés, selon l'expression du docte suisse, qu'une gentille soubrette montra le bout de son nez à la porte d'un escalier dérobé.

Elle regarda attentivement tout autour d'elle, voyant que la cour était vide, elle risqua ses mules de taffetas sur les pavés luisants de propreté.

Elle se dirigea vers la loge, dès qu'il l'aperçut, M. Comtois, le suisse, se leva de toute sa hauteur, et lui fit le même salut qu'à sa maîtresse.

Elle lui répondit par une petite moue moitié protectrice et moitié mutine. M. Comtois était un fort bel homme.

— Mademoiselle Rosine, dit-il, il est venu dix personnes depuis ce matin, à qui

madame la duchesse avait donné rendez-vous, à ce qu'ils ont dit.

Rosine haussa les épaules d'un air de pitié.

— Les imbécilles, dit-elle en s'asseyant, comme une reine qui honore son premier ministre d'une visite de condescendance.

» Voyons cette liste.

Comtois la lui tendit avec respect.

— Le comte de Serrière.

» Ah ! le voilà revenu.

» Il nous avait abandonnée depuis quelque temps, encore une ficelle à reprendre.

» Ils me font l'effet de ces hannetons que ces polissons attachent par une patte.

» Le marquis de Salvert.

» Celui-là n'échappera point, c'est un sot.

» Nous lui faisons beaucoup d'honneur en lui permettant de nous adorer de loin, de très loin.

» Le financier Lemerle! Puouah! il m'a envoyé de l'argent! de l'argent à moi! comme si je servais une impure, ou une bourgeoise, de l'argent! Mais c'est insulter madame la duchesse que de payer ses gens.

» Un joli diamant, quelque colifichet de bon goût, je ne dis pas, mais de l'argent! Ce gros homme n'a que cela à la bouche.

— Il m'a jeté une bourse tout à l'heure, je... je ne sais où je l'ai mise, l'ai-je ramassée même?

— Monsieur Comtois, vous ne laissez rien traîner et vous avez raison.

» C'est d'un homme sage.

» Combien y avait-il dans cette bourse ? demanda-t-elle, sans avoir l'air d'y toucher, donnant une chiquenaude à son ruban de tablier.

— Je ne sais..... peut-être dix louis..... quelque bagatelle.

— C'est peu, pour une figure de paravent comme celle-là.

» Continuons la liste, M. Bernin.

» Ah ! celui-là est un gentil poète, il a du feu, de l'entrain, de la grâce, il est joli garçon et il s'entend à faire des cadeaux, à la bonne heure ! C'est toujours : ma jolie Rosine par ci ! ma charmante Rosette par là ! C'est une bague dans une fleur, ça n'a l'air de rien.

» C'est une dentelle autour d'un livre.

» J'aime mieux un brin d'herbe offert par lui que toutes les pistoles du financier.

— Mademoiselle Rosine, voilà une lettre, qu'a laissé cet intéressant jeune homme.

— Il a écrit ! donnez, donnez-moi cela.

» Ce sont des vers sans doute.

» Il en fait de charmants.

» C'est bien ! je remettrai cela.

—Continuons : Le chevalier de Melrose. J'en raffole, c'est un bijou.

» Il est joli à faire tourner la tête.

» Il vient d'envoyer un bouquet de cent écus au moins.

» Il est composé de roses de Chine,

et le jardinier Bontemps les vend un louis la pièce...

» Après le vicomte de Jamonières.

» Ah! mon Dieu! le vicomte de Jamonières est venu! et quand? et à quelle heure? qu'a-t-il dit? qu'a-t-il demandé? répondez-donc, monsieur Comtois.

— Dame! mam'zelle Rosine, c'est difficile, car il n'est pas venu du tout.

— Comment, il n'est pas venu! voilà son nom.

— Il s'est fait écrire, vers deux heures.

— L'heure du dîner, c'est cela.

— Et qui est venu de sa part.

— Un grand diable de laquais assez mal gaîné.

— Il n'a seulement pas voulu répondre à une question.

— C'est Pierre Nite, je connais ça.

» Ah ! monsieur de Jamonières est à Paris. »

Elle réfléchit un instant, ensuite elle

se leva, elle venait sans doute de prendre une décision importante.

— Monsieur Comtois, dit-elle, je verrai plus tard la fin de la liste.

» J'étais descendue pour vous prévenir que ce soir madame la duchesse ne recevra pas plus que ce matin.

» Mais qu'à minuit précis, elle sortira en carrosse gris, et qu'elle désire ne point trouvée la cour éclairée.

» Madame la duchesse sera avec madame la marquise de Nérac, il est inutile que les gens s'aperçoivent de tout ceci, vous

veillerez à ce qu'ils ne restent point aux environs.

» Madame la duchesse a toute confiance en vous, elle s'en rapporte à votre prudence et à votre discrétion. »

Cette superbe harangue prononcée, Rosine sortit de la loge, en faisant un signe d'amitié au suisse, puis, légère comme un oiseau, elle retourna vers l'escalier discret qui conduisait aux petits appartements de sa maîtresse, c'est-à-dire à son boudoir et à son cabinet de toilette.

Elle monta les marches quatre à quatre

et arriva à une porte cachée, qu'elle ouvrit doucement.

La duchesse, en déshabillé de pékin bleu de ciel, avec une cornette de maline, était à moitié couchée sur un sopha, languissante, ennuyée, triste, il faut dire le mot.

Elle leva à peine les yeux en se tournant vers Rosine, elle laissa tomber ces mots :

— Qui est là ?

— C'est moi, madame la duchesse.

— Je viens... je viens...

— Tu viens m'habiller sans doute ?

— Non, madame la duchesse, il est de trop bonne heure.

Elle se baissa, se mit à genoux, s'approcha de l'oreille de sa maîtresse et lui parla bas.

Celle-ci poussa une exclamation de surprise, elle devint très pâle, se souleva avec peine et resta sans voix, presque sans souffle, tant son émotion était violente.

Elle se rejeta ensuite sur sa chaise longue, cacha sa tête dans un de ses cous-

sins de dentelle et le mouvement de ses épaules, révéla des sanglots étouffés.

Rosine se tut et se retira discrètement, elle savait mieux que fille au monde jusqu'à quel degré de familiarité elle devait aller et quand sa présence était importune.

Madame de Sivry demeura ainsi jusqu'à plus de dix heures.

Elle ne soupa point, elle n'appela point Rosine, enfin elle sonna et demanda sa toilette.

— Madame la duchesse n'a point changé

d'avis depuis ce matin? répliqua celle-ci...

— Non, mademoiselle.

— Seulement, donnez-moi un panier moins grand que la dernière fois, il était insupportable dans la foule.

— Je veux aussi le jupon de taffetas blanc, garni de falbalas que vous m'avez fait faire cette semaine.

— Je comprends, madame.

La duchesse s'habilla en silence.

Elle mit beaucoup de rouge et deux mouches de plus qu'à l'ordinaire.

A minuit moins un quart, madame de Nérac vint la prendre.

La duchesse était charmante et gaie, toutes traces de larmes avaient disparu comme par enchantement.

En refermant les portes de l'hôtel, lorsqu'elle fut partie, M. Comtois murmura :

— Ah ! madame la duchesse va au bal masqué ! C'est bon à savoir.

CHAPITRE DEUXIÈME.

II.

—

Madame de Sivry était en effet partie pour le bal avec une de ses amies, la marquise de Nérac, veuve comme elle, jeune comme elle, mais d'une étourderie, d'une extravagance à faire *glapir* un synode de

vieilles tantes. Elle ne songeait qu'au plaisir, sa tête était un grelot, vide et bruyant. Jolie comme une poupée de cire, d'une petitesse de taille fabuleuse, elle semblait une fée, ou la reine Mab présidant la cour de sylphes et de lutins. Elle n'aimait personne, et ne devait jamais aimer personne, il n'y avait pas chez elle, même l'étoffe d'un caprice. Elle riait sans cesse, son œil ne se mouillait point, bonne par négation du mal, elle faisait du bien comme autre chose, sans y attacher ni plus de prix, ni plus d'importance. C'était enfin une de ces natures légères, sur lesquelles il ne fallait compter ni en bien, ni en mal. Une éphémère, disait le chevalier de Florian, dans son joli langage. Elle amusait quelques instants, elle

fatiguait ensuite, elle semblait toujours prête à échapper, on s'impatientait de suivre son vol.

— Ma toute belle, dit-elle à la duchesse, je vais m'amuser énormément ce soir. Il y a une petite Colombine à la Comédie-Italienne, qui n'est pas plus grande que moi. J'ai pris son costume et je vais me faire passer pour elle. Qu'en dites-vous ?

— Je dis que peut-être vous ne pourrez plus passer pour vous-même demain matin, en suivant cette voie-là.

— Ah ! bah ! qu'ai-je à craindre ?

— Rien comme Colombine, beaucoup comme marquise de Nérac.

— Vous êtes ce soir d'une sévérité chapitrale, duchesse.

— Je suis triste, ma chère amie. J'ai ma migraine et mon cœur a aussi la sienne.

— Votre cœur! qu'en faites-vous? broyez-moi cela une bonne fois pour toutes et laissons aux sottes et aux laides le soin de pleurer, de souffrir et d'avoir un cœur. La sensiblerie! ah! que c'est ridicule, ma mignonne! à votre âge!

On arrivait au péristyle de l'Opéra. La

portière à peine ouverte la jeune folle s'élança par terre, elle n'avait ni paniers, ni queue, leste, pimpante, jolie, elle fut entourée de cinquante masques, avant que madame de Sivry eut posé le pied sur le degré de velours.

— Allons! allons! dit-elle, en lui prenant le bras, sauvons-nous, laissons ces gens-ci pour ce qu'ils sont, c'est là-haut qu'on nous attend, c'est là-haut que nous trouverons à qui parler,

Elle entraîna sa compagne, toujours sautillant, riant tout haut, batifolant et attirant l'attention des passants. On la regardait,

d'abord, puis on la suivait. La suite fut bientôt sans fin, on l'entourait, on l'attaquait, elle répondait à tout et à tous. Madame de Sivry en avait la tête tournée. Tout à coup une voix qui les fit tressaillir toutes deux, domina les autres. C'était un beau jeune homme, d'une élégance irréprochable, un de ces types français par excellence, comme on en voyait au dix-huitième siècle, comme il s'en est retrouvé quelques uns déjà effacés sous l'empire, comme il ne s'en retrouve plus aujourd'hui. Il y avait dans son regard une franchise, une bravoure, une fermeté à toute épreuve, dans son sourire la grâce, le charme, la moquerie fine et de bon goût, l'esprit, la hardiesse de l'homme sûr de lui dans un boudoir, ou

l'épée à la main. Il s'écria en apercevant la marquise :

— Ah ! parbleu ! voici Colombine ou bien la marquise de..... N'ayez pas peur madame, je ne vous nommerai point.

Madame de Nérac éclata de rire.

— Venez ! venez vîte ! accompagnez-moi, conduisez-moi, vous êtes délicieux. Je vous aimerai toute la soirée, c'est vous que je choisis. Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer.

— J'étais ici avant lui, crièrent dix hommes contrariés.

—Voilà pourquoi il y restera après vous, chacun son tour. Si vous n'avez rien à faire, monsieur, placez-vous entre moi et ma compagne.

— Cette compagne sort des Sourds-et-Muets, on n'a pas encore entendu sa voix.

— C'est qu'elle ne joue que la pantomime, répliqua la marquise, elle ne parle qu'en tête-à-tête.

— Est-elle jolie?

— Comme moi.

— Est-elle jeune?

— Comme moi.

— Est-elle... de la Comédie Italienne ?

— Comme moi! je ne mens jamais.

Pendant ce temps, le galant gentilhomme avait pris la place indiquée.

Il offrit galamment sa main à chacune des deux dames en se tournant vers la galerie.

— Messieurs, dit-il, je suis votre très humble serviteur, mais nous n'avons plus le moindre besoin de vous.

— Vous savez conduire ces gens là,

vicomte, il n'y a pas moyen de s'entendre avec eux si on ne les chasse.

» Continuons notre promenade. »

La duchesse s'appuya involontairement sur le bras que lui offrit le jeune homme, elle tremblait, ou de peur, ou de froid.

Le vicomte s'en aperçut et lui demanda ce qui la troublait ainsi.

— C'est vous, sans doute, répliqua étourdiment Colombine.

— Moi, elle ne me connaît point.

— Ah! que si!

— A propos, répondez, êtes-vous Colombine, ou la marquise de... ?

— Qu'est-ce que cela vous fait?

— Si vous êtés Colombine, je vous adore, si vous êtes la marquise, je vous aime.

La duchesse trembla plus fort et fit un mouvement involontaire pour retirer son bras.

— Colombine, tu as là pour amie une bégueule; madame la marquise, votre

compagne est bien jeune, bien naïve, ou bien rusée.

» Le quel ?

— Prenez-moi pour la marquise.

— Alors tu es Colombine !

— Qui le sait !

— Je le saurai demain matin.

— Croyez-vous ?

— J'en suis sûr.

— Ma mignonne, Colombine n'a jamais passé pour cruelle, et surtout pour une sotte?

— Mais si je ne suis pas Colombine?

— Ah! pour celà c'est différent, et nous prendrions d'autres façons alors.

— Eh! bien, que diriez-vous?

— Colombine, tu ne me comprendrais point.

— Colombine comprend tout; n'a-t-elle pas joué tous les rôles?

— Oh ! non, Colombine, tu ne comprendrais point ce que je te demanderais si tu étais l'autre !

— L'autre ne vous comprendrait pas non plus, dit vivement la duchesse.

— Vraiment ? qu'en savez-vous ? vous la connaissez donc, masque mystérieux, répliqua-t-il, en se tournant vers elle.

— Ne voyez-vous pas qu'elle plaisante ! Parlez, parlez, que demanderez vous à la marquise de...

— Imprudente ! ne la nomme pas ici, interrompit-il.

— Ce que je lui demanderais ! ah ! c'est bien sérieux, bien grave à expliquer dans un bal masqué et devant des inconnues peut-être, ou, ce qui est pis, devant des dispositions hostiles.

» On ne me connaît pas dans le monde, on me connaît encore moins dans les coulisses.

» J'ai l'honneur d'être mousquetaire du roi, mais je ne ressemble guère à mes camarades.

— A quoi ressemblez-vous ? demanda la marquise, d'un air câlin.

Il y a dans la vie d'étranges moments, de singulières hallucinations.

Ce jeune homme, au milieu de la foule, se crut transporté dans ses bruyères paternelles, il se mit à rêver, à penser tout haut, comme s'il eût été encore dans les grandes landes de la Bretagne.

Il oublia ce qui l'entourait et se laissa aller au sentiment qu'il nourrissait en secret, et presque malgré lui, depuis longtemps.

Ce sentiment vague était plutôt un désir indéfinissable qu'un amour positif; cette tête pleine de poésie s'égarait sur les vers de

la fantaisie, de l'espérance, elle se créait des fantômes auxquels elle donnait les noms de sa préférence, et se croyant fixée, alors qu'elle cherchait encore :

— Ce que je vous demanderais, madame, si vous étiez elle ! oh ! je vous demanderais d'oublier d'abord tout ce que vous avez connu, je vous demanderais de changer et d'idée et de sentiments et d'habitude ; je vous demanderais de ne plus être vous-même et d'être un autre, tout en conservant votre beauté, votre grâce, votre esprit.

» Je vous demanderais de devenir une fille de mon pays, une de ces belles filles

de l'Armorique qui vous ressemblent tant et qui vous ressemblent si peu.

Je vous demanderais de m'aimer d'un amour que vous ignorez, qu'on ignore à la cour, d'un amour qui brûle mon âme et qui vous rendrait bien heureuse, si vous la compreniez comme moi.

— En vérité, vous avez raison de dire : si je le comprenais ! vous nous débitez là un pallas de roman, très bon en Bretagne, sans doute, mais inintelligible pour les habitants de Versailles.

— Je ne suis pas de Versailles, moi, madame, je suis un sauvage, déplacé à la

cour, déplacé parmi les courtisans surtout, fait pour vivre dans mes déserts, avec les souvenirs de ma patrie, avec les intentions de mon cœur !

— Chère amie, ce pauvre vicomte est ennuyeux comme les mouches ! Laissons-le !

Mais la duchesse ne l'entendait point ; les yeux fixés sur le jeune homme qui parlait, elle l'écoutait avec ardeur, elle buvait ses paroles, elle s'appuyait involontairement sur son bras, et son cœur battait au point qu'elle ne pouvait le contenir, il soulevait sa robe.

— Assez ! assez ! prononça-t-elle lente-

ment, laissez-moi avec lui, je ne le trouve point ennuyeux, moi, je veux l'écouter encore. Nous nous retrouverons au coin du Roi, dans une heure.

— Ah ! ah ! il vous amuse, avec ses bruyères, son Armorique et tout son jargon, à votre aise ! Je vais chercher un cavalier plus gai et je reviendrai plus tard.

Elle se sauva en riant aux larmes et en glissant dans l'oreille de la duchesse :

— Tâchez de le bien tourmenter, il n'est bon qu'à cela.

Restés seuls, le vicomte et madame de

Sivry gardèrent le silence quelques minutes, occupés à se garantir de la foule, et distraits tous les deux de cette foule, dans laquelle ils s'isolaient. Enfin le jeune homme reprit, avec un accent de doute et d'inquiétude :

— Ah ! je ne vous ennuie pas ! qui donc êtes-vous alors ?

— Mon nom est inutile à dire. Je suis l'amie de Colombine, ou celle de la marquise de..... Choisissez !

— J'aimerais mieux, je crois, l'amie de Colombine, car la marquise n'a qu'une seule amie, eh ! mon Dieu !

— Quelle est cette amie, qui semble vous inspirer tant d'éloignement, reprit-elle d'une voix tremblante.

— Eh! parbleu, c'est une certaine duchesse, demeurant rue de Varennes.

— Elle vous déplaît?

— Je la déteste. C'est une femme sans cœur et sans âme; c'est une coquette, une coquette savante, dont le seul bonheur la seule occupation est le malheur de ceux qu'elle met tant d'art à séduire. C'est une syrène, la plus belle, la plus dangereuse de toutes; elle a tant de charmes, tant d'es-

prit ! Elle a l'air si bon et elle est si perfide.

— Vous a-t-elle donc séduit, vous, qui en parlez si chaudement ? vous a-t-elle trompé ?

— Ni l'un, ni l'autre, heureusement. Elle a une terre dans mon pays, près des miennes, nous nous voyons très souvent. Dans les premiers mois de notre connaissance je l'aurais adorée, mais après, j'ai appris à la connaître mieux, à l'apprécier, et ce caractère m'a inspiré autant de mépris que de dégoût; elle a cessé d'être dangereuse pour moi, rien ne me fera revenir sur son compte.

— Et si j'étais cette duchesse?

— C'est impossible; elle ne m'aurait pas écouté si longtemps; la colère de se savoir dissimulée l'eût emporté sur son habileté, elle se fût trahie. Vous êtes donc une amie de Colombine, un cœur égaré dans les sentiers glissants de la comédie Italienne, et qui vaut mieux que ses apparences. Tant mieux, j'adore les Madeleines. Causons.

Madame de Sivry fit une réponse embarrassée, elle accepta cependant le rôle qu'elle-même avait choisi, et après quelques instants encore, elle montra qu'elle

comprenait les élans généreux, les rêveries mélancoliques du jeune mousquetaire.

Elle se hasarda à lui répondre qu'elle aussi voulait un amour passionné, ce que madame de Nérac appelait un amour de roman ; elle lui laissa deviner peu à peu qu'elle le connaissait depuis longtemps, que depuis longtemps aussi elle nourrissait, en secret, un pareil amour, enfin elle lui avoua en tremblant, en rougissant, en se troublant comme une jeune fille, que lui seul était l'objet de cet amour, qu'elle ne cherchait au bal que lui, et qu'elle était la plus heureuse des créatures de le trouver tel qu'elle l'avait rêvé.

M. des Jamonières l'écouta avec un ravissement qui tenait du délire.

Il prit sa main, ôta son gant, baisa mille fois cette main admirable, lui fit vingt questions en même temps, attendit les réponses qu'elle ne fit point et n'écouta pas celles qu'elle fit.

Ils déraisonnèrent à qui mieux mieux. Le vicomte ne voyait pas le visage de cette inconnue, mais il voyait sa main, son bras, sa taille, son pied, il devinait sa voix, voilée par l'émotion, il sentait battre son cœur elle l'aimait!

Elle l'aimait comme il voulait l'être, elle

lui abandonnait sa vie avec une confiance qu'un honnête homme ne pouvait trahir !

Il la suppliait presque à genoux de se faire connaître.

Elle lui promettait que le lendemain même il la verrait, qu'il saurait l'histoire de son cœur et celle de son existence.

— Vous me jugerez, dit-elle, vous serez l'arbitre de mon avenir. Un mot de vous décidera mon bonheur, ou me rendra malheureuse à jamais. Ah! quelle joie, mon Dieu! si vous êtes ce que j'espère! Je ne sais si je n'en mourrai point!

— Je vous dois un aveu, interrompit-il, car jamais je n'abuserai de votre abandon. Les circonstances sont graves, la royauté est compromise, il peut arriver un moment où je me trouve obligé de choisir entre vous et mon devoir. Je ne vous sacrifierai point, mais ma vie appartient à mon roi. Je ne quitterai point les marches de son trône et je m'y ferai tuer pour le défendre, je ne fuirai pas devant ses ennemis, et votre dévoûment devra être assez grand, si vous m'aimez, pour consentir à me perdre, plutôt que de me voir infidèle à mes serments, à ma foi de gentilhomme.

— Vous êtes un héros! s'écria-t-elle, et je vous aime mille fois davantage ainsi.

— Je suis un fou peut-être, de me laisser prendre à votre piége.

En ce moment, madame de Nérac revint, elle se mit à les regarder, à les écouter, sans qu'ils s'en souciassent, sans qu'ils s'en aperçussent; ils n'étaient plus qu'à eux-mêmes.

Incapable de comprendre le sentiment qui les animait, et jalouse pourtant d'une attention dont elle venait d'être l'objet, elle se promit d'y mettre un terme, et s'approchant de l'oreille du vicomte, elle lui dit tout bas :

— Savez-vous avec qui vous êtes ?

— Non, et je donnerais la moitié de ma vie pour l'apprendre sur l'heure.

— Vous l'apprendrez à meilleur marché. Vous êtes avec la duchesse de Sivry.

Le jeune homme se leva, comme si un serpent l'eût piqué.

— Ah ! s'écria-t-il, j'aurais dû m'en douter !

Et il se perdit dans la foule, laissant la pauvre femme sans pouls, sans voix, étour-

die de ce brusque abandon et ne sachant à quoi l'attribuer.

Madame de Nérac se mit à rire :

— Vous jouez admirablement votre rôle, dit-elle, on vous prendrait pour Ariane.

CHAPITRE TROISIÈME.

III

—

Le soleil se levait radieux sur le parc et le château de Versailles, dans la matinée du 5 octobre 1791. Malgré les préoccupations politiques, malgré les craintes incessantes, la jeunesse de la cour, mé-

prisant ce danger, oublient les menaces et les premiers excès de la révolution, *s'amusait double*, selon l'expression de M. de Lauzun.

On avait peur de ne pas s'amuser longtemps, on se dépêchait.

La duchesse de Sivry était venue passer l'été à Versailles, où elle possédait une maison délicieuse, au bout de l'avenue de Sceaux, presque dans la campagne.

Elle y recevait tout ce qui restait de bel air en France.

On y jouait, on y dansait, on y cau-

sait ; on y trouvait liberté plénière, dévoûment complet à la cause royale, haine et malédiction à messieurs du Tiers, qui perdaient la couronne, et plus encore aux nobles renégats, sacrifiant leurs noms, leurs prérogatives, leurs castes, sur l'autel de la Patrie.

Les jolies têtes des femmes de la cour étaient montées à un diapason incroyable.

On sait le dîner des gardes du corps et l'enthousiasme qu'y firent éclater les dames de la suite de la reine, il en était ainsi partout.

Madame de Sivry se livra plus que personne à ses exaltations de fidélité.

Elle aimait Marie-Antoinette comme souveraine et comme femme.

Elle eut volontiers donné pour elle jusqu'à la dernière goutte de son sang et toutes ses coquetteries s'employaient désormais à lui faire des prosélytes.

Ce jour-là on goûtait chez elle; une douzaine de conviés, choisis parmis ceux qu'on appela depuis et bien improprement les *chevaliers du poignard*, (aucun d'eux n'en avait porté de sa vie) ces chevaliers jouaient et riaient dans ce parc avec cinq

ou six femmes charmantes, rassemblées, suivant la mode du temps, pour boire du lait.

Madame de Nérac, le marquis de Villiers, le jeune poète Bardin, le chevalier de Primerose, faisaient partie de cette réunion.

Quand au financier, il avait quitté la France presque aussitôt après la prise de la Bastille, prétendant assez judicieusement, qu'il n'avait pas gagné ses millions pour les laisser voler.

On plaisantait fort et de tout.

On se jetait à la fois et un volant, jeu très à la mode, et un bon mot.

On se souciait peu en ce moment de Mirabeau, de l'abbé Maury, de tous les orateurs morts ou vivants des états généraux, on batifolait même avec la mort.

Notre nation avait alors une bravoure insouciante et gaie qui devait enfanter l'héroïsme et qui l'enfanta, l'échafaud de 93 et les guerres de la république sont là pour le prouver.

— Duchesse, s'écria madame de Nérac, en riant à gorge déployée, voilà M. de

Primerose qui se découvre amoureux de Rosette.

— Allons donc! Il y a cinq ans que moi et Rosette nous savons cela.

— Et bien d'honneur! madame je l'ignorais.

» J'ai toujours cru être amoureux de vous, je l'ai cru jusqu'ici, je le crois encore, et si je parle du minois de Rosette, c'est que je fais un examen de conscience très minutieux, attendu le cas probable où je mourrais sans confession.

— Je comprends, vous aimez mieux un péché de plus qu'un de moins.

— J'aime mieux tous les péchés, ou plutôt je les ai aimés, à présent je m'en déshabitue.

» Madame la duchesse seule peut m'en faire commettre de nouveaux, et je ne crois pas, hélas! que j'aie jamais la peine de pleurer ceux-là.

— Monsieur le chevalier, dit la duchesse, vous êtes bien pressé de répondre de l'avenir.

— Madame voici une parole traîtresse pour laquelle vous mériteriez la haine.

» C'est ainsi que vous engluez vos amis,

c'est ainsi que je nous retrouve tous autour de vous, après des années, ne pouvant nous décider à vous quitter aujourd'hui, malgré les tortures auxquelles vous nous condamnez, parce que demain nous amènera peut-être la réalisation de nos vœux.

» Ah vous ne savez pas tout le mal que vous causez !

— Pardonnez-moi, monsieur, je le sais parfaitement répliqua madame de Sivry avec un magnifique sang froid.

— Mais vous le faites donc exprès alors ? demanda le marquis de Villiers.

— Je le fais exprès.

— Une exclamation partit de toutes les bouches.

— Oui, reprit-elle, en jetant un regard tout autour d'elle, je le fais exprès.

— N'en peut-on connaître la raison? poursuivit le poète.

— C'est mon secret, monsieur.

— Ah! c'est votre secret, madame! un secret de coquette, il doit être curieux.

— Monsieur, vous qui êtes poète, vous qui devez savoir lire dans le cœur humain, ignorez-vous donc combien un sourire renferme de larmes!

La voix de la duchesse était émue, en prononçant ces mots, tout le monde la regarda, c'était la première fois qu'on *soupçonnait* chez elle de la sensibilité.

— Ah! ça, ma chère, s'écria madame de Nérac, seriez-vous donc une belle sentimentale? Vous qui vous moquez de tout, vous qui appelez les larmes des gouttes d'eau salée, vous me semblez singulièrement embobelinée de roman ce matin.

— Eh ! madame répliqua le poète, en tordant son gant de colère, ne voyez-vous pas combien madame la duchesse se moque de nous !

Madame de Sivry éclata de rire, d'un rire si franc, si gai, si moqueur, qu'il effaça sur le champ toute impression de tristesse, tout *soupçon* de sentiment.

— Admirablement joué, duchesse, vous êtes la première comédienne de l'époque, poursuivit madame de Nérac.

Madame de Sivry ne l'écoutait pas, son œil appelait M. Bernin, dont l'œil pro-

fond et interrogateur ne quittait pas le sien.

Elle l'appelait par son regard velouté et provocateur, par son sourire caressant, par son silence même, il eut fallu plus de raison que n'en auront jamais un amoureux ou un poète pour résister à cette invitation.

Il revint.

— Tenez ! dit-elle, en lui donnant sa main à baiser.

Il la prit et la garda longtemps, en la regardant toujours.

— Venez ce soir, ajouta-t-elle tout bas. Je serai seule.

Le jeune homme se leva radieux.

Nul n'avait entendu ce mot, qui le comblait de joie, mais chacun eut pu le lire sur son visage.

Il alla se mettre en face de la duchesse, pour la comtempler, pour rêver comme rêvent les poètes.

Il l'identifiait, il la divinisait dans sa pensée.

Elle appela du même geste le chevalier

de Primerose, boudant, appuyé contre un arbre, dont il mâchait toutes les feuilles par distraction.

— Si vous continuez, chevalier, vous allez brouter mes tilleuls et il ne me restera plus d'ombrage. Ce que vous faites est d'une véritable chèvre. Nous vous attacherons.

— Ah! madame, vous me raillez impitoyablement et vous me déchirez le cœur, vous étiez là avec ce faiseur de rimes d'une telle façon!...

— Vraiment?

La conversation avait lieu à voix basse, de temps en temps, la duchesse l'élevait, en apercevant les regards des autres soupirants ardemment fixés sur elle.

Elle jouait avec tous ces amours comme un chat avec une pelote.

L'attention brûlante de ces malheureux adorateurs l'amusait.

Elle aimait leurs souffrances, elle les provoquait avec un malin plaisir, et les suivait un à un; les savourant, pour ainsi dire.

Le chevalier parlait toujours, elle répondait à tort ou à travers.

Tout à coup elle l'interrompit.

— Il est impossible de causer ainsi, nous sommes dans un vrai tourbillon ; mais après, ils me quitteront, revenez et ma soirée entière vous appartiendra.

— Dites-vous vrai ? demanda le jeune homme étonné de tant de bonheur.

— Vous le verrez bien !

Pendant ce temps, madame de Nérac et les autres discouraient chacun à leur manière.

— Mademoiselle Contat, vous avez beau

dire est charmante, continuait un jeune homme, très habitué du théâtre.

— Je suis de votre avis, pourtant elle engraisse trop.

— Madame, j'étais avant-hier à la Comédie-Française avec le vicomte des Jamosnières, il en est fou, et l'on peut s'en rapporter à lui, il n'aime que les jolies femmes.

La duchesse en train de donner un troisième rendez-vous s'arrêta tout court.

— Oh, répliqua madame de Nérac, en

minaudant, ne me parlez pas ainsi. Il a l'air d'être amoureux de moi.

— Raison de plus. Il devait venir ici aujourd'hui, madame la duchesse, du moins, lui avait fait l'honneur de l'y engager, eh! bien, il est allé à un petit bal très simple chez mademoiselle Raucourt, pour y rencontrer madame Comtat.

— Messieurs, s'écria la duchesse, si nous dansions un peu? Qu'en pensez-vous, mesdames? On m'a appris hier une chaconne du temps de Louis XIII, voulez-vous que je vous la montre?

Chacun sollicita madame de Sivry, elle

ne demandait pas mieux que d'y consentir.

Elle entraîna vers elle tous les hommes, prétendant qu'il les lui fallait tous, elle se mit au milieu d'eux, et là, avec sa grâce charmante, sa coquetterie scientifique, elle improvisa des attitudes, des figures inconnues dans le menuet.

La gravité de cette danse, la noblesse de ses poses, lui seyaient admirablement.

Lorsqu'elle toucha en passant tous ces hommes prosternés à ses pieds, il n'y en eut pas un seul qui ne se sentit épris

pour elle d'une passion aussi vive que dévouée.

Ils se seraient fait tuer pour un de ses baisers.

En finissant, elle jeta sur eux tous un regard souverain, un regard de mépris, un regard de possession dédaignée qu'ils sentirent comme un rayon de glace sur leurs cœurs.

— Messieurs, dit-elle, en saluant profondément, voilà très exactement la chaconne de nos grand'mères.

En ce moment même un cousin de la

duchesse, un marquis de Sivry-Pernay, entra vivement, le visage pâle et bouleversé.

Il alla droit à sa cousine, sans voir personne, oubliant jusqu'à la politesse.

— Ah ! madame, dit-il, que va devenir la reine ?

— Comment ? qu'y a-t-il ? crièrent ces insouciants de tout à l'heure.

— La populace de Paris, ivre de vin et de sang, marche sur Versailles.

Plus de cinquante mille âmes sont en route.

Tous menacent la reine, en disant qu'ils s'en reviendront à Paris avec le roi, qui n'en doit plus sortir, et la tête de l'Autrichienne, qu'ils planteront à l'Hôtel-de-Ville.

M. de La Fayette est absent, lui qui répond de la sûreté de Leurs Majestés, on le cherche dans tout le château, on ferme les grilles, on fait tous les préparatifs de défense, mais les défenseurs sont bien peu nombreux, hélas ! pour suffire à une tâche semblable.

— Mesdames, répondit la duchesse, je ne sais ce que vous allez faire, mais ce que je sais bien c'est que je vais me hâter

de passer un habit convenable et de me rendre près de la reine, vous m'excuserez si je ne fais pas mieux et plus longtemps les honneurs de chez moi.

Les hommes n'hésitaient pas, parmi les femmes il y eut un petit moment de doute, ensuite elles se décidèrent.

— Nous vous suivrons, nous vous suivrons, madame, répliquèrent-elles.

— Eh ! bien, partons donc à la hâte.

— Peut-être même est-il trop tard.

— Qu'en pensez-vous, mon cousin ?

— Nous entrerons par l'Orangerie, par la cour des princes c'est impossible, la foule l'a certainement envahie maintenant.

— Il ne faut point penser à prendre un carrosse.

— Habillez-vous simplement, jetez sur vous des mantes noires, comme les bourgeoises, et sortons vîte, je frémis en pensant à ce que nous allons trouver.

— Et nous qui dansions, qui rions ici! oh! vous avez raison, que sera-t-il arrivé déjà? partons, encore une fois, partons!

En quelques secondes toutes furent prêtes et transformées.

On eût dit un joli troupeau de grisettes.

La duchesse était pâle sous son rouge, ses mouvements saccadés et fébriles révélaient une agitation intérieure bien vive.

Elle devançait tout le monde, elle ne marchait pas, elle volait.

Les rues de ce côté étaient désertes, tout se portait vers le château, mais les cris et les vociférations arrivaient jusqu'à eux.

Enfin ils parvinrent à la grille de l'Orangerie, après quelques pourparlers avec les factionnaires, on leur refusait le passage, lorsqu'un officier survint; la duchesse,

en l'apercevant, s'élança vers lui par un mouvement involontaire.

— Monsieur des Jamonières, dit-elle, assurez donc à ces braves gens que nous sommes des serviteurs du roi et de la reine, demandant seulement à mourir à leurs pieds, en les préservant, si cela dépend de vous.

La physionomie du vicomte était devenue subitement de glace.

Il s'inclina avec une politesse cérémonieuse :

— Laissez passer! dit-il simplement aux militaires.

Il n'ajouta rien autre chose.

Madame de Sivry monta vivement les marches et se dirigea vers l'appartement de la reine.

Quand elle y arriva, Marie-Antoinette était déjà entrée chez le roi.

Déjà la cour était envahie, déjà les cris de mort se faisaient entendre.

Elle monta jusqu'à la galerie et au salon du conseil où ce qui restait de la cour était rassemblé.

La reine voyait tout, malgré la gravité

de la situation, elle l'aperçut et lui sourit tristement.

La duchesse voulut se jeter à ses genoux, elle ne pouvait retenir ses larmes.

Marie-Antoinette la releva :

— Ni faiblesses, ni craintes, duchesse, lui dit-elle, ne m'attendrissez pas, je suis ici devant le peuple égaré, je dois me montrer la fille de ma race, et la mère de vos rois.

La reine était belle en ce moment, à faire tomber à genoux ses ennemis les plus féroces.

On la demandait à grands cris, on la voulait seule, et chacun tremblait du sort qu'on lui réservait peut-être.

Elle seule ne tremblait pas.

Elle embrassa ses enfants, les remit aux mains du roi et de ses serviteurs et s'avança sur le balcon, où la mort l'attendait sans doute.

Il y eut un long moment de silence dans cette foule excitée au carnage, mais surprise, écrasée par cette fierté courageuse, qui s'exposait sans défense à ses coups.

Ensuite, comme par un accord général, un immense cri de : Vive la reine ! sortit à la fois de toutes les lèvres.

L'héroïque princesse avait dompté ces tigres déchaînés par le calme de son regard, la majesté de son attitude.

Hélas ! ce fut la dernière fois que ce cri se fit entendre en France.

Au même instant, madame de Sivry s'était rapprochée de la fenêtre ; quand la reine fut entrée, un coup de fusil fut tiré d'en bas ; la balle brisa la vitre et vint frapper le vicomte des Jamonières, qui tomba baigné dans son sang.

La robe de la duchesse en fut couverte.

CHAPITRE QUATRIÈME.

IV.

—

Par une belle matinée du mois de juin 1793, une chaumière, entourée d'arbres, couverte de paille, sur laquelle serpentaient des guirlandes de lierre et des mousses toutes fleuries, resplendissaient comme en un jour de fête.

A peine le soleil dardait-il ses premiers rayons, et déjà tout était en mouvement. déjà la fumée montait en spirales vers le ciel, déjà les habitants dressaient des tables et préparaient un repas destiné à de nombreux convives.

— Hâtez-vous, disait un vieillard, assez près de la porte pour surveiller les préparatifs, hâtez-vous, les gars vont venir et ils ont ensuite une longue route à faire. Tout est-il prêt? Avez-vous du vin en abondance? M. le vicomte a recommandé qu'on ne ménageât rien, vous le savez. Il régale sa troupe, et de là il la conduit à la bataille. C'est bien le moins qu'ils mangent ou qu'ils boivent pour la dernière fois peut-être!

— Croyez-vous, père Gilles, que nous puissions suivre les gars, demanda une jeune fille toute fraîche et toute jolie.

— Suivre les gars ! Pourquoi faire? Pour que les bleus vous emmènent, si vous ne pouvez courir? Y pensez-vous tant seulement? C'est de la folie, si ce n'est autre chose.

— Dame ! père Gilles, j'ai dans l'armée de la foi mon frère et mon amoureux; m'est avis que je serais bien mieux à leurs côtés que toute seule dans ma maison, où il n'y a personne. D'allleurs, nous ne serions pas les premières à l'armée ; est-ce que toutes les femmes de la Basse-Vendée

n'y ont pas été avant nous? est-ce qu'il n'y a pas les trois sœurs de Bressuire et leur amie qu'on voit sur tous les champs de bataille? Songe-t-on à en gloser?

— Silence! Jeanneton. Celles-là sont des saintes, des envoyées de Dieu, et non des coquettes comme vous. Elles soignent et pansent les blessés, elles les vont chercher au milieu des balles. M. le vicomte a dû deux fois la vie à mam'zelle Suzanne. Ce sont des héroïnes que ces filles-là. Elles viennent aujourd'hui, je crois, et si elles consentent à vous garder, si vous me promettez de ne les pas quitter du tout, je vous permettrai peut-être bien de vous en aller aussi.

— Dame ! mon oncle, dit la jeune fille en roulant son tablier dans ses doigts, c'est que... c'est que... les balles, cela ne me connaît pas.

— Poltronne ! reste à la maison, va ! soigne tes vaches et fais des fromages, tu n'est bonne qu'à cela. Mais j'entends bien le sifflet de M. le vicomte, il vient le premier, pour voir si l'on a exécuté ses ordres. Je vais au devant de lui, finissez, vous autres, afin que notre maître soit content, et tâchez de ne pas crier si fort, on ne sait qui se trouve derrière les haies.

Dix minutes après, un beau jeune hom-

me, monté sur un cheval du pays, plus vigoureux que brillant, mais admirablement dressé, parut avec le père Gilles à l'entrée de l'atelier.

Son costume de chasse n'avait rien de de remarquable que le cœur, surmonté d'une croix cousu à son habit du côté gauche.

Sa tournure martiale, son teint, bruni par le soleil, annonçaient un homme rompu aux fatigues de la guerre.

Il salua de la main les paysans accourus à sa rencontre, et sourit aux jolies filles qui se plaçaient au premier rang.

— Vous êtes de braves gens, leur dit-il, on peut compter sur vous et je vous en remercie. Tout cela me paraît à merveille.

La journée sera longue et chaude, je l'espère; nous avons des forces à prendre et des fatigues à réparer.

Ayez bien soin de *Trianon*, je vous en prie.

Ce nom élégant, donné à une simple monture, renfermait quelques souvenirs sans doute.

Les paysans le répétaient sans en comprendre l'origine.

Ce fut à qui caresserait le bon cheval, à qui le mènerait à l'écurie, à qui lui donnerait sa double ration d'avoine.

Jeanneton ne fut pas la dernière ; et le seigneur de cette paroisse, aimé, vénéré de ses vassaux, comme si le niveau de la révolution n'avait pas enlevé ses droits, put jouir du bonheur de se trouver encore au milieu de ces gens simples et dévoués, les seuls courtisans dignes d'être admis au cercle du malheur, parce qu'ils ne lui firent jamais défaut.

Une heure après, le corps d'armée, ou

plutôt la bande commandée par le vicomte des Jamonières arriva.

C'était une portion de ces héroïques Vendéens, auxquels Napoléon lui-même sut bien rendre justice, en appelant leur résistance à la tyrannie une guerre de géants.

Ils allaient rejoindre la division de M. de Charette et surprendre, la nuit même, une colonne républicaine, qu'ils tournaient par une marche habile afin de l'enserrer de toutes parts.

Presque toujours victorieux, ils ne cédèrent qu'au nombre et à la nécessité.

En ce moment, exaspérés de la mort du roi, espérant sauver la reine et ses enfants, ils se battaient avec un nouveau courage.

Tous juraient de vaincre ou de mourir, et tous restaient fidèles à ce serment.

M. des Jamonières avait acquis une réputation magnifique, on le citait dans toute l'armée comme le plus brave et le plus loyal chevalier.

Les rêves de son cœur déçus, s'étaient concentrés dans son dévoûment pour sa cause.

Il l'aimait et la servait avec passion, comme une maîtresse adorée.

Ce jour-là, plus gai, plus ardent que de coutume, parce qu'il prévoyait des dangers à courir, il s'occupait de tout, il prévoyait tout.

Ses soldats étaient ses enfants, il voulait que cette halte sur ses terres, dans ses domaines, fût pour eux un moment de jouissance complète, de repos agréable.

— Ne vous refusez rien, mes amis, prenez des forces, nous avons encore loin à aller, vous êtes ici chez vous, n'épargnez pas.

Les Vendéens ne se le faisaient pas dire; ils se délectaient dans ce repas, tout frugal qu'il fut; ils n'en faisaient pas souvent de semblables.

Le vicomte s'assit au milieu d'eux et mangea à leur table.

Cette familiarité les rendit les plus heureuses gens du monde.

L'enthousiasme allait toujours croissant, les soldats, les viellards, les femmes, les enfants criaient en élevant leurs verres.

— Vive le roi! vive monsieur le vicomte!

Mais tout à coup, les voix se turent, les transports se calmèrent, un silence presque religieux se répandit dans la foule, quatre femmes venaient de paraître au bord de la clairière, et le respect se peignit sur tous les visages.

Monsieur des Jamonières les aperçut et se leva :

— Mes amis, s'écria-t-il, à la santé des saintes de l'armée ! à la santé de nos visibles providences !

Les trois sœurs et leur amie s'avançaient vers les tables, en ce moment même un hourra général se fit entendre, les

verres se choquèrent, les bras se tendirent et l'assemblée entière répéta comme un seul homme :

— A la santé des saintes de l'armée!

Les jeunes femmes s'inclinèrent attentives et des larmes dans les yeux.

Toutes les quatre étaient belles, toutes les quatre portaient sur leurs physionomies la flamme du dévoûment et de la foi.

Elles étaient vêtues uniformément d'une espèce de costume semi-religieuse, semi-profane.

Leurs robes grises à larges manches, comme celles des sœurs de Charité, ne venaient qu'à la cheville, pour ne pas gêner la marche.

Leurs coiffes encadraient le visage d'une longue garniture noire, cachant le front et le contour de la tête.

Une croix de bois noir suspendue à un ruban tombait sur leur poitrine, et le Sacré-Cœur en drap rouge ressortait sur leur guimpe blanche comme la tache sanglante du martyre qui les attendait.

Les trois sœurs Gesline marchaient d'abord, leur amie mademoiselle Suzanne

Perni les suivait timidement, craintivement presque.

Cependant, c'était des quatre la plus courageuse sur le champ de bataille, elle se jetait au milieu des périls et son dévoûment se manifestait surtout pour le vicomte des Jamonières, le héros de cette armée, elle l'avait sauvé deux fois, et s'était dérobée à sa reconnaissance ; elle semblait l'éviter, elle lui répondait seulement quelques monossyllabes, lorsque absolument elle y était obligée.

Lui, au contraire, ressentait pour elle un attrait invincible, qu'augmentait la reconnaissance.

Ce qu'il pouvait distinguer de ses traits lui rappelaient un vague et lointain souvenir, sa belle taille, la blancheur et la finesse de ses mains recélaient une autre origine que celle de ses compagnes.

Elle n'était point de ce pays, les demoiselles Gesline, l'avaient amenée avec elles, un jour, de Bressuire, dans le commencement de la guerre et depuis lors elle ne les avaient jamais quittées ne causant qu'avec elles, évitant de se montrer, toujours triste, rêveuse, bien que d'une douceur naturelle; on s'était d'abord beaucoup occupé de ses allures mystérieuses, mille suppositions s'étaient répétées, mais

la gravité des événements emporta la curiosité et l'on n'y songea plus.

Ce jour là, plus sombre et plus écartée que de coutume, elle entra dans la maison au lieu de se mêler à la foule, le vicomte la remarqua et il ne tarda pas à la rejoindre.

En l'apercevant elle se recula davantage.

Il la suivit, le vieux Gilles et sa femme allaient et venaient pour le service.

— Vous ne vous mettez pas à table, Suzanne, vous devez être fatiguée néanmoins,

dit le vicomte d'une voix légèrement émue.

— Je vous remercie, monsieur le vicomte.

— Vous nous suivrez dans cette attaque d'aujourd'hui ?

— Comme à l'ordinaire.

— Priez Dieu pour moi, j'ai le pressentiment d'un malheur.

Elle baissa la tête et croisa ses mains sur la poitrine, puis elle sortit de la chambre.

— Singulière femme ! murmura-t-il, mais à qui ressemble-t-elle donc?

Le repas venait de finir, les soldats reprenaient leurs armes, on allait se remettre en route, M. des Jamonières remonta à cheval, préoccupé malgré lui de cette sœur de charité, qui faisait le bien sans se nommer, sans se montrer, sans vouloir en être remerciée.

La troupe reprit ces sentiers inextriquables, entourés de haies, fermés par des échaliers, la plus grande force de l'armée vendéenne contre ses ennemis, dix fois plus nombreux qu'elle.

La marche était silencieuse comme celle d'un bataillon régulier, de ce silence dépendait la réussite de la surprise et la victoire.

Ils marchèrent ainsi jusques vers le soir, encore une heure et le but était atteint, lorsqu'au détour d'un chemin creux une détonation se fit entendre.

Des traîtres sans doute les avaient vendus, et les républicains, placés en embuscade, les attendaient de pied ferme.

Ils fondirent sur eux à l'improviste et en firent une abominable boucherie.

Les héros de la foi se défendaient comme des lions, ils ne cèderent pas un pouce de terrain, et se firent tuer jusqu'au dernier plutôt que de se rendre.

Le vicomte était à la tête de la colonne, dès le commencement du combat il reçut une blessure qui le renversa de son cheval et le jeta sans connaissance entre les mains de l'ennemi, son ange gardien n'était pas là !

Elle marchait suivant son habitude, à l'arrière garde, lorsque rien ne faisait supposer un danger.

Elle fit des efforts inouis pour le rejoin-

dre, et lorsqu'elle put enfin parvenir au milieu des morts et des mourants à l'endroit où il avait combattu, on l'avait déjà enlevé.

En vain le chercha-t-elle, envain souleva-t-elle tous les cadavres, tous les pauvres agonisants, elle ne le découvrit point, et comme elle le demandait à tout le monde, un blessé lui répondit :

— Il a reçu une balle dans la poitrine et il est prisonnier.

— Ah ! dit-elle je le trouverai.

Et sans calculer davantage elle courut vers les ennemis.

Ils songeaient à se retirer sur un bourg voisin, où ils avaient déjà portés tous les blessés.

Aussitôt qu'elle eut rejoint la dernière compagnie elle s'adressa à un soldat et lui demanda son offici er.

— Il est là au troisième rang, que lui voulez-vous, petite mère?

Elle n'en écouta pas davantage et se dirigea vers l'officier, en l'appelant.

— Monsieur l'officier!

— Il retourna la tête.

Elle faillit jeter un cri, mais elle se contint, et parlant d'une voix si basse qu'on l'entendait à peine.

— Emmenez-moi avec vous, par pitié, monsieur, murmura-t-elle.

Il se mit à rire et se baissa, pour la regarder sous sa coiffe.

Elle se recula d'un mouvement brusque.

— Emmenez-moi, emmenez-moi, répéta-t-elle, en saisissant son bras, et elle ajouta plus bas encore, emmenez-moi, monsieur Bernin, protégez-moi.

— Et qui donc êtes-vous, vous qui me connaissez si bien? demanda vivement le jeune homme. Mon Dieu ! je ne me trompe pas, c'est...

— Silence, au nom du ciel! emmenez-moi et vous saurez tout.

M. Bernin pria respectueusement mademoiselle Suzane de rester près de lui, puis il commença à l'interroger.

Elle était trop émue et ne pouvait pas répondre.

— Plus tard! plus tard! répétait-elle, vous saurez tout.

On entrait au village, Bernin assez inquiet pour la sûreté de sa compagne, la pria d'ôter la croix et le sacré cœur qui pouvaient la compromettre.

— J'ôterai tout, dit-elle, mais vous me conduirez où je voudrai aller.

— Je vous conduirai partout où je pourrai, madame, je suis votre très humble serviteur?

Elle hésita un peu, et répondit par une question:

— Dites-moi où est le vicomte des Jamonières?

— Est-ce donc pour lui que vous êtes ici, madame?

Elle hésita encore.

— Eh! bien, oui, c'est pour lui, pour lui seul.

— Et il le sait, sans doute, il vous attend?

— Il l'ignore et je le lui cacherai le plus longtemps possible. Il est blessé, m'a-t-on dit, mourant, il a besoin de mes soins, où est-il, M. Bernin, conduisez-moi vers lui, si vous ne voulez pas que je meurre.

Le poète se trouva fort embarassé, il n'osait se refuser à ces instances et cependant il craignait, en se compromettant, de compromettre la sûreté de Suzanne.

Le colonel de son régiment était un homme de cœur, il se décida à se confier à lui, à lui demander sa protection pour une femme qu'un dévoûment sublime conduisait à sa perte.

Les militaires ont ordinairement, malgré leur rude enveloppe, une sensibilité facile à émouvoir, le colonel promit de fermer les yeux, de prendre Suzanne pour une infirmière et il l'autorisa à l'emmener près du vicomte.

Lorsqu'elle entra elle était d'une pâleur effrayante; elle courut vers le lit où M. des Jamonnières était entre les mains des chirurgiens.

On travaillait à extraire la balle, il ne reprenait pas connaissance.

L'émorrhagie se déclarait, on concevait les craintes les plus graves!

Dans tous les cas, le docteur le déclarait intransportable.

On attachait un grand prix à cette capture et il était déjà décidé qu'un détachement resterait dans le village pour veiller sur lui, jusqu'à ce qu'il fut ou mort ou guéri.

Suzanne se proposa pour aide, pour garde, elle ne fut pas restée un quart d'heure que le médecin la déclara la plus habile sœur de charité, elle assista à l'opération sans trembler, elle soutint le malade, elle le pansa avec une adresse merveilleuse.

La beauté de ses petites mains, fit plus d'une fois hocher la tête du major, il soupçonnait la vérité, mais il se garda de le dire.

Cependant, avant d'aller dormir une heure ou deux, il fit une recommandation.

— Les choses vont mieux que je n'espérais, mais pas d'émotions, madame, entendez-vous?

Bernin s'était glissé dans la chaumière, il attendait impatiemment d'être seul avec Suzanne pour l'interroger.

Leurs souvenirs éteints se réveillaient, il avait le cœur noble et l'âme grande, incapable de basse jalousie, il voulait offrir à celle qui se cachait le dévoûment et l'appui d'un frère.

Il avait demandé à commander le détachement, et il répondait désormais d'elle et du vicomte.

Suzanne s'assit au chevet du lit, les yeux fixés sur le blessé, attendant un mouvement, une plainte, elle oubliait la présence de Bernin, elle ne l'avait pas vu peut-être.

— Madame, dit-il enfin, avez-vous besoin de moi ?

— Non, répondit elle, sans détourner la tête, ne voyez-vous pas qu'il va mourir ?

— Vous l'aimez donc bien !

— Puisque je suis ici !

— Vous, madame, vous l'aimez! vous!

— Oui, moi, reprit-elle avec exaltation, oui, moi, la brillante, la cruelle duchesse de Sivry, oui, je l'aime.

» Je l'aime depuis le premier jour où je l'ai vu, depuis le moment où j'ai lu dans ses yeux un froid dédain pour la femme de cour, depuis le moment surtout où j'ai pu apprécier tout ce que son cœur renferme d'adorable et de sublime.

» Oui, je l'ai aimé au point de changer par ses dédains mon caractère et mes idées, c'est ce dédain qui m'a rendu co-

quette, j'ai cherché à oublier, à m'étourdir, vous avez tous été les victimes de cet amour qui me tuait, jusqu'au jour où sa blessure à Versailles me révéla ma puissance.

» Je sentis qu'il était une mission à remplir, celle de me dévouer à sa vie de dévoûment, celle de la suivre dans les dangers, celle de lui prouver que sous cette enveloppe futile battait un cœur aussi généreux, aussi tendre que le sien.

» Dès-lors je disparus du monde, je me cachai, on me crut à l'émigration, j'étais où il était.

» Je restai aux Tuileries le dix août ; aux environs de l'abbaye le deux septembre, il y était !

» Il vint dans la Vendée, j'y suis, sous les auspices de trois nobles sœurs, dépositaire non pas de mon secret, mais de mon nom.

» Je les connaissais depuis mon enfance, car, vous le savez, j'ai une terre aux environs de Bressuire, près *des siennes.*

» Depuis ce moment je ne l'ai plus quitté, j'ai été assez heureuse pour lui sauver deux fois la vie, aujourd'hui, hélas ! j'étais trop loin !

» Eh! bien, monsieur Bernin, comprenez-vous maintenant mon secret? comprenez-vous pourquoi je me taisais.

» Comprenez-vous pourquoi je vous ai rendu les tortures qu'il me faisait souffrir?

» Et qu'étaient-elles auprès des miennes?

» Vous avez pu vous consoler facilement, vous! tandis que moi, vous voyez où cet amour m'a conduite?

C'était en effet une chose étrange que de voir cette femme si riche, si élégante,

si accoutumée à l'aisance, au luxe, dont les fantaisies étaient des lois, il était étrange de la voir, dis-je, sans domestiques, sans asile fixe, marchant à pied, vivant de privations, manquant de tout, couchant sur la dure, tout cela pour un homme qui ne l'aimait pas, après en avoir tant refusé qui l'adoraient.

Les femmes sont bien souvent ainsi!

M. Bernin savait le monde, il comprit:

Il s'associa aux soins dont elle entourait le vicomte, il la contempla avec admiration auprès de cette couche de douleurs

qu'elle ne quittait pas, oubliant la fatigue et la faim, se multipliant pour se rendre plus utile encore.

— Ah ! répétait-il, à chaque instant, s'il ne vous aime pas quand il saura cela, c'est un monstre.

— Qui le lui dira ?

— Moi ! et je me regarderais, comme le dernier des hommes si je ne le faisais pas.

— Oh! j'ai peur! j'ai peur! repliquait-elle, il me haïssait tant!

Enfin après quinze jours de fièvre, de délire, de convulsions, le malade revint à lui-même, le docteur commença à espérer.

Il avait reçu les soins de Suzanne sans la reconnaître, pourtant son premier mot, son premier regard furent pour elle.

— Ah! c'est vous, murmura-t-il, j'étais sûr de vous trouver près de moi, bonne Suzanne.

— Non pas Suzanne, interrompit Bernin, qui ne put se contenir, non pas Suzanne, mais elle! mais la du...

— Taisez-vous, taisez-vous ! s'écria la duchesse.

— Pourquoi vous taire ? insista le malade, frappé d'une idée qu'il avait chassée tant de fois comme impossible, parlez, parlez au contraire.

— Ne la reconnaissez-vous donc point, vicomte ? Regardez, regardez la.

La duchesse était tombée à genoux, plus morte que vive.

— Ah ! reprit M. des Jamonières, je n'ose pas croire que ce soit elle, ce serait trop de bonheur.

Je n'ai pas besoin de peindre le reste de la scène, elle se devine, M. des Jamonières se trouva en effet le plus heureux homme du monde, surtout lorsqu'il sut combien et depuis combien de temps il était aimé.

Il bénit ses souffrances.

Quant à la duchesse, chaque mouvement de son cœur s'élevait vers Dieu comme un élan de reconnaissance.

Bernin s'associa de toute son âme à cette joie, il soupira plus d'une fois, sa générosité fit taire ses regrets.

Le danger du vicomte n'était pas moins grand ; à peine guéri il devait passer à un conseil de guerre, et être fusillé sans doute.

Le bon Dieu le voulut protéger, les Vendéens surprirent à leur tour les bleus dans ce village, ils les battirent, malgré Bernin, qui se défendit en héros bien qu'il ne fût pas faché d'être vaincu.

M. des Jamonières fut délivré.

Sa blessure le mit hors d'état de servir pendant plus d'un an au moins, on lui conseilla d'emigrer en Angleterre, il y consentit, après avoir reçu la main de la du-

chesse, qui la lui donna avec tant de bonheur qu'elle ne crut pas pouvoir vivre longtemps ainsi.

Pourtant elle vécut, ils vécurent tous les deux.

Ils s'aimèrent longtemps, ils s'aimèrent toujours, ils s'aiment encore au ciel, parmi les anges et sous les yeux de Dieu.

LE PLIXBOURG

CHAPITRE PREMIER.

I.

Les juifs ont toujours été persécutés en Allemagne; en Alsace ils trouvèrent parfois plus de justice et d'humanité, aussi une grande partie d'entre eux passa le Rhin et vint se fixer soit à Strasbourg, soit à Colmar.

Ceux de Strasbourg faisaient un grand commerce avec messieurs de la ville, ceux de Colmar fournissaient les châteaux des environs, placés sur le haut des montagnes, ils vendaient cher et souvent ; mais souvent aussi ils étaient payés à coups de fouet, ou jetés à la porte par les soudards, c'était une chance à courir.

Le plus riche d'entre eux était Abraham Salar.

Il venait de Vienne, où il avait amassé des richesses immenses, dans des trafics avec l'Orient et avec l'empereur.

Sa femme, qu'il aimait beaucoup, y

perdit la vie par un accident affreux, elle se noya dans le Danube, en le traversant en bateau.

Il ne put dès-lors vivre davantage en ce pays, et s'en alla avec son fils unique et ses richesses se fixer à Colmar, où il n'osa pas montrer toute sa fortune, et où il se tint fort modestement.

Tout se sait néanmoins, et l'or ne se cache guère.

Les relations de commerce trahirent les lingots et les bijoux d'Abraham, nos frères apprirent bien vîte qu'il possédait des trésors, le bruit s'en répandit, et, malgré

sa simplicité, je dirai presque son avarice, Abraham reçut bientôt le surnom du vieux juif, auquel il refusa de répondre, il ne lui en resta pas moins.

Ismaël, son fils unique, était loin de ressembler à son père.

La nature s'était plue à le combler de ses dons.

Il eût mieux figuré sous l'armure de chevalier que sous la toque jaune de l'Israélite méprisé.

Sa belle taille, son admirable visage, ses longs cheveux blonds, qu'il portait

tombant sur ses épaules, au mépris des ordonnances, le faisaient remarquer de toutes les dames, autant que son œil bleu, profond et mélancolique, sa moustache naissante sur ses lèvres de carmin et ses dents d'un émail de perles.

— Ismaël ne pouvait s'assujétir aux persécutions infâmantes dont notre peuple opprimé était la victime. Il ne portait la roue jaune qu'imperceptible et invisible, pour ainsi dire. Il se parait volontiers d'étoffes d'une grande finesse et de couleurs éclatantes, il montait de beaux chevaux de bataille, et quelquefois même il osa se mesurer aux exercices des armes avec

les jeunes écuyers, charmés de sa haute mine et de son excellente humeur.

Il fréquentait peu la synagogue et ne se mêlait nullement du commerce de son père, les ducats ne lui passaient dans la main que pour les dépenser.

C'était cependant un vrai Israélite que le bel Ismaël.

Il n'eût point renié sa foi devant les tortures, il détestait les Nazaréens et leur rendait au centuple le mépris dont ils nous accablaient.

Sa jeunesse, son amour des plaisirs, la

soif de combats, surtout sa passion pour les femmes, l'emportaient souvent au delà des règles, voilà tout.

Son père était pour lui fort indulgent, mais il tremblait qu'il ne se fit quelque mauvaise affaire avec la justice de la ville, ou avec celle des seigneurs.

Un jour, il y avait une grande partie de chasse dans les forêts de Ribauvillé.

La noblesse de toute l'Alsace y devait venir, et les fêtes les plus splendides devaient s'en suivre et se terminer par un tournoi.

Depuis longtemps Ismaël nourrissait le projet extravagant de se mêler à ces fêtes sans être connu, l'occasion lui parut favorable, et, se cachant soigneusement de son père, qui eût tout mis en œuvre pour l'en empêcher, il fit tous les préparatifs nécessaires.

On lui acheta à Nuremberg une des plus splendides armures que l'on put se procurer, il donna ordre qu'on lui amenât d'Angleterre le coursier le plus rapide et le mieux dressé aux jeux chevaleresques, il commanda des bijoux splendides, une cotte de mailles en anneaux d'acier et d'or, une tunique de la plus belle laine de Tyr,

enfin il se choisit des costumes d'une splendeur à étonner une cour brillante.

Il partit ensuite ostensiblement deux mois avant les fêtes, annonçant qu'il retournait à Vienne, dans la famille de sa mère, donnant pour prétexte à son père le dépit qu'il éprouvait de ne pouvoir participer à ce tournoi; celui-ci, qui ne le contrariait jamais, lui remit tout l'argent qu'il lui demanda et le laissa libre de voyager partout où son caprice voudrait le conduire.

Les chrétiens font des vœux absurdes, qui devaient favoriser le désir d'Ismaël.

Ils restent inconnus même à leurs meilleurs amis, cachés derrière la visière de leur heaume, parce qu'ils l'ont promis à leur dame ou à un de leurs saints.

Personne alors ne les inquiète, on ne leur adresse pas de questions, ils sont libres de parcourir les pays les plus dangereux, à l'abri de cette *surprise*, et on les respecte, comme s'ils avaient cent hommes à leur suite, sauf les mécréants sarrazins, qui ne respectent rien au monde.

Ismaël arriva à la chasse dans un habit de velours vert, avec une demi-armure damasquinée, du plus beau travail, qu'un

de nos frères de Damas lui avait vendue.

Cette demi-armure, légère comme un pourpoint de soie, se prêtait à tous les mouvements du corps.

Il se donna pour un chevalier des bords du Dnieper, désirant rester inconnu, ayant fait vœu de ne montrer son visage qu'à la dame dont il ferait choix, après avoir parcouru tous les pays de la terre pour la rencontrer.

Il fut reçu à merveille par le hautain seigneur de Ribeaubierre, par tous les nobles d'Alsace, et les dames, apprenant le

bizarre serment qu'il avait prononcé, employèrent leurs charmes les plus adorables à le séduire.

Ismaël était, ce jour-là, l'homme le plus heureux de la terre.

Au comble de ses vœux, car il espérait gagner le prix du tournoi, il ne lui manquait que les bonnes grâces d'une belle châtelaine, pour l'initier à toutes les joies nazaréennes, qu'il avait tant de fois enviées.

Depuis son départ de l'Alsace, il s'était exercé jour et nuit à la lance, à l'épée ou au poignard.

Il était devenu un des plus habiles hommes du monde en ce genre.

Son adresse naturelle et sa force prodigieuse le servaient admirablement en cela, comme en toutes choses.

Aussi, le remarqua-t-on à la chasse, dont il fut le roi par sa hardiesse; à la danse, où il emporta tous les suffrages; enfin aux tournois, où il fut vainqueur des chevaliers les plus célèbres.

Il avait à sa suite une troupe d'écuyers et de nègres, pris dans différentes contrées, dont pas un ne le connaissait, pas même son écuyer favori, jeune Irlandais de grande espérance.

Rien n'était plus splendide que leurs costumes, que leurs brocards et leurs anneaux d'or.

Il ne s'était fié à personne et ne pouvait craindre aucune indiscrétion.

De tous côtés on parlait du seigneur Sarmate, de ses richesses prodigieuses, de son adresse, de son courage.

Nul ne le connaissait, nul ne savait ni son origine, ni ses projets ; mais il était le but unique de toutes les conversations, de tous les regards.

Il portait sur son bouclier, pour armoi-

rie, le lion de Judas, armé de son épée, auquel il avait un droit incontestable; ce blason faisait l'étude de tous les hérauts d'armes, et les plus savants découvrirent enfin, qu'une noble et très ancienne famille de ce pays avait droit à cet écusson.

Parmi les beautés en renom dans les cercles d'Allemagne et d'Alsace, on remarquait surtout Isvelt de Falkinstein, dame de Plixbourg, épouse d'un haut baron, absent depuis plusieurs années; pour un pèlerinage à la Terre-Sainte, et qui, après avoir vécu d'abord dans la retraite, lasse d'attendre le retour de son seigneur et

maître, commençait à briller dans toutes les fêtes et dans tous les tournois à cinquante lieues à la ronde.

Isvelt était une châtelaine belle et chaste, triste dans son château où elle vivait seule, entourée de ses femmes, filant du lin et brodant des écharpes, qu'elle renfermait ensuite, faute d'avoir un chevalier à qui les offrir.

Elle ne supportait aucun hommage.

Sa réputation était demeurée sans tache.

C'était la reine de beauté comme la reine de vertu

Ismaël en fut ébloui.

Un amour passionné pour cette femme, si loin de lui, pauvre déshérité, s'empara de son cœur.

Il jura de mourir, s'il le fallait, pour qu'elle lui appartienne, pour obtenir son amour.

Au bal il ne s'occupa que d'elle, il dansa en figure avec elle, à la chasse il lui apporta le pied de la bête, au tournoi il la nomma reine des amours.

Enfin, le jour de la dernière fête, se promenant sur la plate-forme du château

d'Ulred, il osa lui dire quelles espérances il avait conçues.

Elle l'écouta sans colère; sa magnificence, sa valeur, son adresse avaient déjà fait sur elle une vive impression.

Mais comment aimer un homme dont on n'a jamais vu le visage?

Cette tête de fer, au milieu des beaux chevaliers aux longs cheveux, cette voix caverneuse, inspiraient toujours une certaine défiance.

— Chevalier, lui dit Isvelt, vous me faites plus d'honneur que je ne m'en mérite

sans doute; mais je n'y saurais répondre devant cette visière, il m'est impossible d'aimer un grillage d'acier, je ne vois ni votre regard, ni votre sourire. D'ailleurs, je ne puis être sûre de votre amour avant cette épreuve, d'après le vœu qui vous lie. J'attendrai donc que vous me l'ayez accordée, ensuite..... ensuite..... je répondrai...

Ismaël espérait cette demande, il était loin de la craindre, vous le savez; cependant il souhaitait en profiter pour obtenir aussi ce qu'il désirait le plus ardemment : un rendez-vous.

— Noble dame, répliqua-t-il, je suis

tout prêt à vous obéir, mais, vous ne l'ignorez pas, d'après mon vœu aussi, vous seule devez me voir, jusqu'au jour bienheureux où il me sera permis de me déclarer votre chevalier. Ici, nous sommes entourés de toutes parts, la foule d'adorateurs qui vous suit partout ne nous laissera pas longtemps sans chercher à vous rejoindre. Comment faire alors ?

— Oui, comment faire ?

— Il y a bien un moyen sûr, un moyen que je donnerais ma vie pour vous faire accepter, mais... il faut avoir plus d'audace que je n'en ai, pour vous le proposer.

— Ce moyen quel est-il?

— Cette nuit, quand tout le monde sera retiré, votre appartement donne sur un bosquet, le mien n'en est pas éloigné non plus, si je venais vous y attendre, mon amour vous répond de mon respect, qu'avez-vous à craindre?

La belle dame devint rouge, et baissa les yeux.

Accepter était bien imprudent, refuser était bien cruel.

Il faisait une nuit admirable, la lune dardait ses rayons à travers les arbres,

les fleurs embaumaient l'air, un rossignol modulait sa chanson dans un bosquet de saules, tout respirait l'amour autour d'eux.

Les paroles brûlantes du chevalier allaient jusqu'au cœur d'Isvelt et le faisaient battre plus vîte.

Il la suppliait, il employait toutes les séductions les plus vives et les plus enivrantes, il la pressait par tous les motifs que la passion trouve et qu'elle sait absoudre.

— J'irai, répondit-elle enfin, si bas,

qu'elle ne l'entendit peut-être point elle-même, mais Ismaël le devina.

La fête leur parut à tous les deux interminable.

Ils attendaient ce moment suprême, ce moment, le plus beau peut-être que l'amour nous donne, ce premier rendez-vous, ce premier aveu, ce premier baiser.

Ismaël remarqua avec une satisfaction extrême que la châtelaine quittait le bal ; ses pensées l'étouffaient, elle n'y pouvait plus tenir.

Il fallait qu'elle reste seule avec elle-même.

Il fit comme elle, il se rendit dans sa chambre, où il se composa une savante toilette, la plus belle, la plus choisie, une toilette pour sa bien-aimée.

Il s'enveloppa d'un long manteau, garda sa bonne épée et son poignard, et se rendit par de longs détours au bosquet mystérieux.

Ce côté du château, fort éloigné de la fête, était plongé dans le silence.

Le bruit des instruments, apporté par

les zéphirs embaumés du printemps, venaient, comme une harmonie voilée, augmenter le charme du paysage.

Ismaël croyait attendre longtemps, mais cette attente n'était pas sans charmes, il se promenait à pas lents et dissimulés, pour éviter toute surprise.

Au détour d'une allée sombre, il rencontra la belle châtelaine.

Elle ne le reconnut pas; elle eut peur et fit quelques pas en arrière.

—Madame, dit-il en se mettant à genoux

et en ôtant sa toque, c'est votre esclave.

Elle revint, rouge et embarrassée, ne sachant trop si elle ne devait pas reculer encore.

—Madame! reprit-il d'un accent si doux et si suppliant à la fois.

Elle revint de nouveau.

Il se releva et resta la tête nue et découverte auprès d'elle.

L'obscurité était si grande qu'elle ne put,

malgré son ardent désir, distinguer ses traits.

Elle soupçonna seulement sa noble tête, ses beaux cheveux, sa tournure gracieuse et élégante, bien plus visible maintenant sous ce léger costume, qu'embarrassé de la cuirasse ou de la cotte de mailles.

Au moment où ils allaient entrer sous la futaie, la lune se leva; un de ses rayons entoura comme d'une auréole le visage du jeune israélite, la châtelaine l'embrassa d'un coup d'œil.

L'impression qu'il avait reçue, elle la reçut à son tour, son cœur fut frappé d'une

étincelle électrique par le regard fier du jeune homme ; elle ne fut pas maîtresse de son émotion, elle joignit les mains en murmurant :

— Qu'il est beau, mon Dieu !

Ismaël n'en demanda pas davantage, dès ce moment il se crut aimé, et les délices d'un amour naissant et partagé inondèrent son âme.

Ils restèrent de longues heures ensemble, et ne se séparèrent qu'à l'aurore, après mille serments, après mille baisers, mais encore innocents, encore sûrs d'eux-mêmes.

Cette première période passe toutes les joies de la possession, lorsque la passion est véritable; ce sont des reflets du ciel, des amours des anges, sous les yeux de Dieu.

Il fut convenu qu'Ismaël partirait le lendemain pour tout le monde, qu'il renverrait sa suite et qu'il viendrait se cacher au château sous l'habit d'un varlet.

Son visage inconnu donnait à la châtelaine toute la sécurité possible.

Quant à lui, il ne songea pas même au voisinage de Colmar, où il avait tant occupé la renommée.

Risquer sa vie lui semblait peu de chose auprès du bonheur qui l'attendait.

Il n'hésita pas un instant, et deux jours après, débarrassé de son attirail, mais muni d'une somme considérable en or, cachée sous ses vêtements, il frappait à la porte du manoir, où la belle Isvelt arrivait à peine.

On le reçut par son ordre, on l'établit parmi les écuyers et les veneurs, la noble dame l'attacha bientôt à sa personne; il la suivait partout.

Il en fut promptement aussi aimé qu'il l'aimait lui-même.

Ils ne pouvaient plus se passer l'un de l'autre, la châtelaine ne sortait plus de son appartement, où elle l'écoutait avec ses femmes, pendant qu'il jouait du luth.

Ce fut un enivrement, un bonheur sans nom et sans mélange, car ni l'un ni l'autre ne voyaient le précipice où ils marchaient.

Tout à eux-mêmes, tout à leur tendresse, ils s'y plongèrent sans frein et sans mesure, et bientôt l'Alsace, le Margraviat apprirent que la belle Isvelt était éprise d'un varlet.

L'amour est ainsi : il ne calcule pas, et,

par une inconcevable destinée, lorsqu'il est véritable, il porte en lui tous les instruments de sa perte.

Il marche en aveugle, entouré de dangers dans lesquels il donne tête baissée, et rien, de ce qui n'est pas exclusivement lui, ne peut le toucher.

Hors de l'objet aimé, le reste de l'univers n'existe plus.

Inconséquent et cruel quelquefois, il cause la perte de cet objet même, parce qu'il a trop pensé à lui, parce qu'il a trop voulu son bonheur.

Ah! c'est bien beau l'amour, mais c'est bien douloureux à regretter!

Il vaudrait mieux ne l'avoir jamais connu.

Ismaël et sa bien-aimée en devaient faire comme les autres la triste expérience, comme les autres ils accélérèrent leur malheur, et comme les autres ils en accusèrent le destin qui n'en pouvait mais...

CHAPITRE DEUXIÈME.

II.

—

Les bruits qui se répandaient ne franchirent pas les murailles de Plixbourg, et les amants les ignoraient, ainsi que cela devait être dans la solitude où ils vivaient.

Ismaël, au comble de ses vœux, en chercha d'autres à réaliser.

Il ne se trouva point satisfait de l'amour extravagant qu'il inspirait à la plus belle dame des bords du Rhin, il en vint à se demander si cet amour résisterait à un aveu de sa position, si elle aimerait le juif méprisé, comme elle aimait le noble chevalier vainqueur, que ses rivales lui envieraient.

— Enfin, se disait-il, est-ce de l'orgueil ou de l'amour ?

Cette idée une fois venue ne s'en alla plus, rien ne put l'en distraire; il la pro-

mena la nuit et le jour, près de sa maîtresse tout comme éloigné d'elle, et enfin, il se résolut à tenter l'épreuve.

C'était jouer gros jeu !

Un juif ! c'est à dire l'être le plus méprisé, le plus haï de la création !

Espérer l'amour d'une chrétienne, d'une noble dame, fière de ses aïeux et de sa puissance !

Ismaël voulut y croire, il la connaissait assez pour ne pas conserver un doute, il voulait néanmoins se les enlever tous.

Une nuit, ils étaient tous les deux entrelacés près de la fenêtre, ils regardaient ensemble le vaste et magnifique paysage qui se déroulait à leurs pieds, aux feux magiques et passagers des éclairs.

Un orage éclatait dans le lointain, il approchait sur les ailes du vent, les échos des montagnes répétaient le bruit sourd du tonnerre; c'était un beau et majestueux spectacle.

L'air lourd et chargé d'électricité accablait leurs poitrines, ils aspiraient à la brise de la tempête, l'atmosphère brûlante ôtait toute énergie à l'âme et au corps.

Ismaël choisit ce moment pour son aveu.

— Isvelt, dit-il négligemment en laissant tomber sa tête sur le sein de sa maîtresse, et la regardant de bas en haut, Isvelt, pourquoi, m'aimes-tu ?

— Belle question, mon Grégory, je t'aime, parce que je t'aime.

— Ne m'aimes-tu pas parce que je suis un puissant chevalier ?

— Que me fait la puissance !

— Ne m'aimes-tu pas parce que je suis riche et magnifique ?

— A quoi me servent ta richesse et ta magnificence?

— N'es-tu pas séduite par ma valeur, par mon adresse dans les combats? n'es-tu pas fière de mes victoires?

— Qu'est-ce que ta valeur, ton adresse et tes victoires ont de commun avec mon cœur?

— Enfin, si au lieu d'être un haut et excellent chevalier, j'étais un pauvre misérable, sans naissance, sans nom, sans

vaillance, sans fortune, m'aimerais-tu toujours ?

— J'aime mon Grégory, et non pas le haut et excellent chevalier.

— Et si j'étais un proscrit, un malheureux, rejeté des hommes et maudit de Dieu, m'aimerais-tu encore?

— Celui qu'on aime et qui souffre doit être aimé deux fois.

Mais... ici il hésita, il eut peur. Cependant, reprenant un peu de courage, il continua :

— Si... j'appartenais à une race méprisée, si je t'avais trompée par de fausses apparences, si j'étais un juif enfin, m'aimerais-tu, Isvelt?

Son cœur battait d'une manière horrible, cette seconde fut affreuse, il ferma les yeux, attendant son arrêt.

— Pourquoi chercher à m'éprouver par des suppositions impossibles, Grégory? Et si par hasard cela est vrai, pourquoi ne me l'avoir point avoué encore, tu saurais déjà que je t'aime assez pour t'aimer davantage après cela.

Ismaël se jeta aux genoux d'Isvelt et faillit y mourir de joie.

— Est-ce vrai? lui demanda-t-elle quand elle l'eut bien serré dans ses bras.

— Cela est vrai, Isvelt. As-tu entendu parler du juif Ismaël, fils d'Abraham Salar, le riche juif; c'est moi.

— Je t'ai donné mon cœur, je t'ai donné tout mon être, je vais maintenant te donner mon âme, et je serai bien tout à toi.

Selon sa croyance, en effet, la pauvre femme se vouait au feu éternel, sa faute

devenait un sacrilége ; donc, une pénitence exemplaire pouvait seule l'absoudre.

Jamais Ismaël n'avait été aussi heureux qu'il le fut ce jour-là.

L'orage éclata sans qu'il s'en aperçut, sans qu'Isvelt s'en douta plus que lui.

Les vents déchaînés soufflaient avec rage, les arbres déracinés roulaient dans les ravins, et des rafales de pluie, arrivant par la fenêtre ouverte, éteignaient les torchères brûlant à la cheminée.

Les amants n'entendaient, ne voyaient rien.

Tout à coup, un bruit, domina tous les autres, fit taire les éléments, et parvint entre deux baisers à l'oreille de la châtelaine.

Un cor avait retenti à la porte du château.

— Ah ! dit-elle en pâlissant légèrement, et restant toujours appuyée sur le jeune homme. Ah ! c'est le châtelain du Plixbourg, c'est mon seigneur et maître qui revient, Ismaël.

— Ton maître ! s'écria le jeune homme, tu me dis à moi que tu as un maître ! Crois-tu donc que je le laisserai vivre ?

crois-tu donc qu'en sortant de mes bras tu vas tomber dans les siens, comme si tu lui appartenais encore !

— S'il te trouve ici, il nous tuera tous les deux, Ismaël; veux-tu que nous vivions ?

Elle parlait avec une tranquillité si sûre d'elle-même, qu'elle inspirait plus de confiance encore à Ismaël.

— Que veux-tu faire, bien-aimé ? faut-il mourir ? Nous allons être séparés, et c'est bien plus cruel !

— Eh bien, mourons ! répliqua-t-il,

mais mourons ensemble, volontairement, avant qu'une main sacrilége se porte sur notre amour !

— Oui, mon Ismael, j'y consens !

Il tira son poignard.

Ils étaient debout près de la fenêtre toujours ouverte.

Le précipice béant devant eux, l'obscurité était profonde, à peine un éclair brillant éclairait-il le ravin et la cascade, que e paysage retombait dans des ténèbres plus impénétrables.

Au dessous de la croisée se trouvait une petite plate-forme en poivrière, où dans les

jours de danger, on plaçait une vedette, pour ainsi dire suspendue sur l'abîme, afin d'observer le Hanoniansberg, dont les tours orgueilleuses dominaient le Plixbourg de ce côté-là.

Un lierre immense tapissait tout le château, ses branches noueuses et fortes comme des attaches de fer, auraient porté des bataillons, elles retombaient en feston autour de l'ogive où les amants se tenaient embrassés, et le vent, agitant leurs feuilles, les couronnaient un instant, de leurs guirlandes vertes, pour les entraîner encore vers le gouffre.

— Es-tu prête? demanda Ismaël.

— Oui, oui, bien-aimé, avec toi!

— Réunis pour l'éternité.

Il leva le bras pour frapper, lorsqu'un homme, qu'ils n'avaient pas aperçu, dont le bruit de l'ouragan leur avait dérobé l'approche, sauta de la fenêtre dans l'appartement, se jeta sur le jeune homme avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître, et lui plongea sa dague dans le cœur.

Il tomba sans pousser même un gémissement.

Tout ceci fut l'affaire d'une seconde.

— Quant à vous, madame, vous ne mourrez pas. Je vous réserve un plus long supplice. Vous devez vivre, pour apprendre qui vous aimiez et pour expier votre crime. Vous vivrez !

C'était le terrible châtelain, revenu inopinément de ses pèlerinages et de ses caravanes.

Instruit, par la voix publique d'abord, par ses gens ensuite, des amours presque publiques de sa femme, il se résolut à la punir sur le champ, en la surprenant avec son complice.

Il fit garder la porte, et parvint lui-même

par la fenêtre, au risque de se jeter dans le précipice; de cette manière ils ne pouvaient échapper.

Avant d'arriver au Plixbourg, il savait déjà quel était l'amant de la châtelaine.

Ismaël avait été reconnu par des habitants de Colmar, dans ses courses avec Isvelt, ce qui n'est point extraordinaire, puisqu'il ne prenait aucun soin de se cacher.

La malheureuse femme s'était évanouie, on la releva, toute couverte du sang de son bien-aimé.

On la transporta sur son lit, dont les draps s'en trouvèrent bientôt inondés.

Quand elle revint à elle, ses premiers regards tombèrent sur le cadavre, qu'on n'avait point enlevé, et sur son mari, debout à ses côtés.

— Connaissez-vous cet homme? demanda le baron en lui montrant ce beau visage décoloré.

— C'est celui que j'aimais, pour lequel je vous ai trompé, répondit-elle en le regardant fixement et le front haut, me tuerez-vous, à présent que je vous le dis devant tout le monde?

— Savez-vous quel est cet homme? continua-t-il impassible.

— Je le sais.

— Vous le croyez un chevalier Sarmate, vous lui aviez vu remporter le prix du tournoi ; il était magnifique, brave et généreux, n'est-ce pas ?

— Oui, il était magnifique, brave et généreux, répéta-t-elle, les yeux fixés sur Ismaël, sans verser une larme.

— Ce magnifique seigneur, ce chevalier, ah ! ce noble damoiseau, que toutes les dames s'arrachaient, que vous avez été si

fière d'enlever à vos rivales, c'était un juif immonde, entendez-vous, madame? c'était Ismaël Salar, le fils du riche juif Abraham de Colmar, le hochet de toutes les bourgeoises!

— Je le savais, reprit-elle du même ton, c'était mon amant, à moi.

— Vous le saviez, misérable, et vous ne l'avez pas fait chasser par vos valets!...

Il leva le bras sur elle pour la frapper.

— Merci, murmura-t-elle, je vais le rejoindre.

— Vous mentez ! dit-il en remettant son poignard à sa ceinture, vous voulez mourir. Isvelt de Falkinstein ne se serait pas abaissée jusque-là.

— Je le savais ! Sur la cendre de mon père, sur mon salut éternel, je le savais !

Le châtelain eut encore un mouvement de fureur, mais il se ravisa de nouveau.

— Non, dit-il, ce serait trop prompt.

La pauvre Isvelt attendait, les mains jointes, les regards sur ce regard éteint,

sur ces blessures béantes, sur ce sang qui inondait la chambre.

— Bien, poursuivit-elle en s'adressant à son mari, ce sang ne sera point effacé, ce linge ne sera point lavé. Je veux rester à cette place, je veux repaître mes yeux de ce spectacle, j'en veux vivre, j'en veux mourir.

La chambre était pleine des gens du château, qui tous assistaient à cette scène, que les deux acteurs ne songeaient pas à dissimuler.

Isvelt avait le courage de son amour, de ses regrets, de son désespoir.

Lorsque le châtelain donna l'ordre d'enlever le corps d'Ismaël, la noble dame se leva, et avant qu'on ait pu l'en empêcher, elle s'était jetée sur ce cadavre, elle le couvrait de ses baisers, de ses caresses, elle lui adressait les plus tendres adieux ; mais pas une larme ne mouillait sa paupière.

Son mari, furieux, l'en fit arracher.

On la jeta sur son lit, où elle demeura immobile, quand la porte se fut refermée sur cette dépouille chérie.

Elle refusa toute nourriture, elle refusa de se lever, elle ne prononça pas une parole.

Elle écouta les injures, elle subit les mauvais traitements et resta insensible à tout.

Sa paupière était sèche, la fièvre la dévorait, elle ne vivait plus en ce monde, et il était impossible qu'elle ne devînt pas folle ainsi.

Son mari, après quelques semaines, la fit enlever de sa chambre, elle jeta les hauts-cris ; il la fit mettre dans une litière pour l'emmener à un couvent, où elle devait finir ses jours.

Elle ne cessa tout le long du chemin d'appeler à son aide, si bien qu'il fallut la

ramener au Plixbourg, car aucun moutier n'eût voulu la recevoir.

Le bruit courait qu'elle était possédée et que le juif lui avait jeté un sort.

Le châtelain encourageait ces insinuations, pour sauver de son honneur ce qu'il pouvait.

Lorsqu'elle rentra dans son appartement, lorsqu'elle revit ce sang adoré, elle retrouva quelques instants d'une joie douloureuse.

Elle pleura, ce qui lui fit un bien immense.

Elle pleura et pria, et un peu de force revint à son âme.

Mais elle était possédée en effet, et Dieu lui envoyait une punition terrible.

Elle resta pâle comme un marbre, jamais un sourire ne se dessina sur ses lèvres, elle demeura chargée d'une horrible faculté.

Chaque fois qu'une personne quelconque devait mourir et qu'elle rencontrait Isvelt, celle-ci voyait entre elle et cette personne un grand voile noir étendu. Si elle passait devant une maison où la mort al-

lait frapper prochainement, le même voile se tendait à la porte.

Une puissance surnaturelle la forçait d'avertir les victimes.

Elle ne pouvait retenir un cri, une plainte, et dès-lors cette infortunée devint un fléau pour le pays.

Elle fut maudite de ses vassaux, de ses voisins; elle demanda à genoux la faveur de ne plus quitter cette chambre, le seul lieu du monde où elle se sentit tranquille, où elle ne fut pas poursuivie par son ennemi, et où elle retrouva la trace de son bien-aimé.

Cette grâce lui fut refusée.

L'époux impitoyable la traîna partout avec lui, afin d'établir aux yeux de tous son étrange folie.

— Vous voyez qu'elle n'a pu résister au charme, disait-il, puisqu'il dure encore, jugez de sa force !

La dame du Plixbourg n'eût jamais cédé à ce misérable, si une puissance surnaturelle ne l'y eût forcée, que chacun en soit bien convaincu maintenant.

La malheureuse Isvelt dépérissait cha-

que jour, elle touchait à la fin de ses maux.

Le chevalier, pour établir encore plus sa possession incontestable, voulut qu'elle fut exorcisée par l'abbé de Marbach, dans la cathédrale de Colmar.

La victime s'y soumit, mais au moment où les paroles saintes devaient chasser le diable de son corps, elle se leva toute droite, étendit les bras, prononça le nom d'Ismaël et tomba morte.

On a toujours cru que son mari l'avait fait empoisonner.

A dater de ce moment, nul dans le pays ne douta de l'ensorcellement de la dame du Plixbourg, et ce fut un motif de plus de persécution contre le peuple d'Israël, déjà si honni et si méprisé.

Le malheureux Abraham avait appris, le jour même, la mort de son fils bien-aimé.

Il se couvrit la tête de cendres, déchira ses vêtements, et vint à la hâte au château du Plixbourg réclamer les restes de son fils chéri, pour lui rendre les derniers devoirs, suivant le rite sacré de Moïse.

Quand les soudards l'aperçurent, ils le

firent entrer dans la salle basse, où se trouvait le beau cadavre de cet homme qui les eût tous dispersés, avant que ses mains ne fussent glacées par la mort.

Les lâches insultèrent le père, profanèrent la dépouille du fils; ils en firent un horrible jouet la nuit entière; puis, lorsqu'ils furent las de ces insultes et de ces sacriléges, ils jetèrent le malheureux juif à à la porte avec le corps mutilé d'Ismaël.

Le viellard, épuisé par la douleur, par les coups qu'il avait reçus, resta plusieurs heures inanimé, à côté de son enfant inanimé comme lui.

Les hommes d'armes les aperçurent du haut des remparts, ils lâchèrent après eux les chiens du seigneur, en criant :

— Sus aux juifs !

A cette époque de barbarie, les limiers étaient dressés à cette chasse horrible.

Ils mirent en morceaux ce qui restait des vêtements d'Abraham, et ils commençaient un effroyable repas, lorsqu'un écuyer, plus humain que les autres, les contraignit de rentrer.

Abraham, enfin délivré de ses ennemis,

réunit ses forces, chargea sur ses épaules ce corps jeune et superbe, souillé de sang et de boue, et descendit ainsi la montagne, ployant sous le faix.

Ce fut un voyage de douleur, ce fut un martyre pour ce cœur de père; mais au village il retrouva ses gens, avec leur secours il rapporta son fils à son logis, où les honneurs funèbres lui furent rendus, où il rentra enfin dans le giron de son peuple, qui le pleura comme il méritait de l'être.

On voulut faire un procès à sa mémoire, après la mort d'Isvelt de Falkinstein, on en rendit son père responsable, et

tous ses biens furent confisqués au profit des églises.

Telle est la véritable histoire de la dame du Plixbourg et du Juif Ismaël, écrite par le rabbin Samuel ben David, en 1584, à Colmar.

L'AVEU.

CHAPITRE PREMIER.

I

—

Tu viens de me quitter, ma fille chérie; j'entends encore le bruit de la voiture qui t'emmène, et si l'assurance de ton bonheur ne me consolait un peu de ta perte, je ne sais où je trouverais de la force pour la

supporter. Depuis ta naissance, tu fus ma compagne fidèle; en te voyant grandir, embellir sous mes yeux, j'oubliais les chagrins de ma vie, et je ne songeais plus qu'à en préserver la tienne : j'espère avoir réussi.

Le mari que je t'ai donné a été choisi par toi, tu l'as trouvé digne de remplacer ta mère, il t'aimera, et tu seras heureuse près de lui, c'est mon vœu le plus cher, car je n'en forme plus que pour toi.

Je t'ai promis de t'envoyer cette relation si longtemps désirée des aventures de ma jeunesse. Jamais tu n'aurais connu mes erreurs, si je ne regardais ce pénible récit

comme un préservatif pour la suite de ton existence.

Il me sera bien cruel de t'avouer que j'ai été coupable, je m'expose à perdre ton estime; mais, de grâce, mon enfant bien-aimée, ne me juges pas avant de m'entendre.

J'expie par des souffrances sans fin l'erreur d'un moment, je crois qu'on ne peut plus me la reprocher, toi surtout, que j'élevai dans les principes de la morale la plus pure, toi à qui j'ai appris l'indulgence en même temps que la vertu ; c'est le moment de mettre tes principes à exécution.

Je compte sur ton cœur pour excuser le mien.

Il me semble que les larmes que je vais répandre en rouvrant une blessure si peu cicatrisée, seront purifiées par celles que me cause la douleur maternelle ; dans un autre moment je n'en aurais pas le courage.

Ecoute donc et profite :

« Je fus élevée par mon père comme il aurait élevé son fils, si le ciel lui en avait accordé un.

» Seule espérance d'une illustre maison,

je fus entourée d'abord de tous les soins de l'amour paternel, et plus tard de tous les calculs de l'ambition.

» On reconnut de bonne heure chez moi une tête ardente, une grande sensibilité et une imagination vive et déraisonnable.

» Mes parents, au lieu de chercher à calmer ces funestes dispositions, se contentèrent d'en retarder le développement, mon caractère fut contraint, et non pas rompu.

» On me retint dans l'enfance le plus longtemps possible; à seize ans on me traitait encore comme une petite fille.

» Rien n'était plus plaisant que de me voir à cet âge où déjà la coquetterie commence à se développer.

» J'étais un singulier mélange de qualités et de défauts.

» Je quittais l'étude des sciences abstraites, de la littérature, des langues mortes même, pour jouer à la poupée, et je me remettais avec la même gaîté à mon chevalet et à mon piano.

» Le soir, la société la plus brillante se réunissait chez ma mère, je voulais plaire à tout le monde, et j'y réussissais.

» Les femmes voyaient dans ma naïveté une sorte d'assurance contre ma jeunesse, et les hommes, toujours portés à mal penser de notre sexe, prévoyaient que la vivacité de mes impressions me conduirait à quelque folie.

» J'avais dix-sept ans lorsque je rencontrai ton père. Il était beau, aimable, riche et rempli de talents.

» Chaque famille recherchait son alliance.

» Il m'aima, je crus que je l'aimais aussi, et je donnai mon consentement à notre mariage avec tout le bonheur imaginable.

» Ce fut un enchantement que la première

année ; mon mari m'accabla d'attentions, j'avais la meilleure maison de Paris, un des plus beaux noms de la monarchie, des équipages superbes, des diamans de princesse, enfin, il ne manquait rien de ce qui, dans ma jeune tête, constituait le bonheur.

» Je ne quittais pas les fêtes et les parties de plaisirs.

» Absolument maîtresse de mes actions, me plongeai dans toutes les extravagances que me permettait mon magnifique état. Je fis des inconséquences sans nombre, la calomnie ne m'épargna pas, et cependant j'étais aussi pure que toi, ma fille.

» Certaine de mes intentions, je bravais tous les dangers.

» Qui eût osé me dire alors que mes devoirs pouvaient être méconnus, n'eût pas eu l'audace de le répéter. Ce fut cette assurance qui me perdit.

» Il y avait déjà trois ans que j'étais mariée lorsqu'enfin un ami officieux vint me raconter des propos tenus sur mon compte, et qui n'avaient nulle apparence de fondement.

» Ennuyée de n'entendre sans cesse que compliments outrés ou des calomnies odieuses, je le renvoyai, et pour me dé-

barrasser de lui, je demandai mes chevaux.

» Je me fis conduire à quelques lieues de Paris. Voyant auprès de la route un bois touffu, je descendis, et après avoir ordonné à mes gens de m'attendre, je m'enfonçai seule dans une allée.

» Là, pour la première fois de ma vie, je me mis à réfléchir; je rentrai en moi-même, et je fus saisie d'un effroi mortel en m'apprenant à me connaître.

» La violente passion de mon mari avait fait place à l'indifférence la plus marquée.

Il ne me rendait point malheureuse, j'étais toujours libre de mes volontés; mais ce n'était plus ce sentiment que j'avais cru éternel.

» Dès que je m'aperçus de ce changement, je me précipitai plus que jamais dans le tourbillon pour m'étourdir, et j'y réussis. Ce jour-là seulement, la vérité se présenta à mes regards et m'épouvanta.

» Je reconnus que ce que j'avais pris pour de l'amour n'avait été chez moi que de l'exaltation, de l'enivrement.

» En sondant mon cœur, je sentis qu'il était vide, que les affections n'en avaient

point été éveillées, elles devaient l'être un jour : cette certitude m'altéra.

» Je tombai involontairement à genoux pour demander au ciel la grâce de rester innocente, déjà il me semblait que j'étais coupable.

» Je formai la résolution de fuir la société, de me réfugier à la campagne, et je revins chez moi tellement remplie de ces idées, que je refusai un bal charmant qui me fut offert par une de mes cousines.

» Gustave ne voulut point y consentir, il me plaisanta sur mon accès de misanthro-

pie, et, moitié de gré, moitié de force, je me laissai entraîner.

»Mes plans de retraite disparurent comme une ombre devant les charmes de la danse. Jamais je ne fus plus gaie, plus sémillante.

» J'étais coquette, Valentine, je l'étais comme le sont toutes les femmes, c'est un instinct qui naît avec nous, peut-être est-ce par amour-propre ; il est en effet bien doux de voir à nos pieds ces êtres superbes qui se sont créés nos maîtres, enfin, quel qu'en soit le motif, c'est une vérité incontestable.

» Je volais ce jour-là de triomphe en triomphe, je désespérais mes rivales, et, sans en avoir l'intention, je fis vingt malheureux.

» Je ne conçois pas le plaisir que trouve presque tout notre sexe à tourmenter l'autre.

» Qu'on cherche à plaire aux hommes, rien de mieux; mais ce qui me semble odieux, c'est d'enfoncer à dessein un trait empoisonné dans le cœur d'un infortuné, pour le retourner ensuite avec cruauté et le déchirer impitoyablement.

» Ce ne furent jamais mes idées, grâce à

Dieu, je n'ai rien dans ce genre à me reprocher.

» Lorsque je fus seule après cette victorieuse soirée, mes réflexions du matin se représentèrent à mon esprit ; je fis mon possible pour les accorder avec ma conduite, et je ne trouvai rien de mieux que de me persuader que cette place inoccupée appartenait à mes enfants, je n'en avais point encore. Cette illusion me consola ; je m'endormis et je ne pensai plus à ma terreur.

» Néanmoins je craignais de m'être trompée, je me surprenais à chercher autour de moi quel serait mon vainqueur.

» Cette idée, une fois venue, se renouvela souvent, bientôt je ne pus la chasser : alors je me déterminai à reprendre mes projets de fuite, et j'engageai Gustave à me conduire dans une terre que nous possédions près de Nancy.

» Il y consentit.

» Je me crus là bien en sûreté. Certes, nul en province ne pouvait ébranler une vertu qui avait résisté à tous les élégants de la cour.

» Bientôt mon château se remplit. On accourait de vingt lieues à la ronde pour partager les plaisirs bruyants que j'avais introduits chez moi.

» Les régiments des environs ne furent pas les derniers à se présenter. Ce n'était que chasses, comédies, réjouissances de toutes espèces.

» Parmi les femmes qui me visitèrent, j'en distinguai une qui réunissait tout ce qu'on peut concevoir de plus séduisant. Elle me parut douce, bonne autant que jolie.

» Combien je fus trompée! Nous nous liâmes intimement. Elle était veuve, par conséquent rien ne l'empêcha d'accepter la proposition que je lui fis de s'établir à Sorval pour tous le temps que j'y resterais encore.

» Ses talents charmaient nos courts instants de solitude; ils étaient vraiment extraordinaires, je n'ai jamais rencontré de femme qui les possédât tous à un degré aussi éminent.

» Je l'ai déjà dit, je recevais beaucoup d'officiers. Ils me firent tous leur cour plus ou moins, et furent tous repoussés avec cette politesse que donne l'usage du monde.

» Un seul parut insensible à *mes charmes*, et par cette raison je le remarquai. C'était le prince Alfred de... (je ne te le nommerai pas).

» Je ne sais comment je ne l'avais pas rencontré dans le monde à Paris, il y avait été un instant, et son père l'avait fait partir pour la province.

» Essaierai-je de te le dépeindre, chère Valentine, c'est lui qui a fait toute ma destinée...

» Rien n'était plus régulièrement beau que son visage, l'expression en était sérieuse et presque sévère.

» Lorsqu'il s'animait, il se répandait sur ses traits une sorte de jeunesse et d'enfantillage que je n'ai vu qu'à lui.

Sa taille élevée et bien prise, avait peut-être le défaut d'être un peu raide. Il était plus instruit que ne le sont les hommes ordinairement à vingt-cinq ans.

» Son esprit plus profond que brillant, retrouvait de la légèreté avec les femmes qui lui plaisaient; enfin c'était un de ces êtres que nous sommes fières de subjuguer.

» Il ne se montrait pour aucune autre ce qu'il était pour la personne aimée, et comme je le lui ai répété souvent, j'étais la seule, dans la nombreuse société qui nous entourait, qui connût réellement son caractère, toujours calme et tranquille,

excepté lorsqu'une émotion inattendue se présentait.

» Il n'y avait chez lui aucun premier mouvement, et cependant point de calcul.

» Je l'ai vu pleurer trois fois dans le cours de notre liaison, chacune de ses larmes paraissait lui coûter une douleur inconcevable.

» Froid et cependant emporté, il ne souffrit jamais un affront sans colère, et ne reçut un bienfait sans reconnaissance.

» Voilà à peu près quel était celui qui m'égara, ma fille ; si je l'avais connu tel, peut-être aurais-je été sauvée; mais je fus en-

traînée dans le précipice par une pente insensible : je ne m'en aperçus que lorsque j'y fus tombée sans retour.

» L'amie dont je t'ai parlé, cette Pauline, me conduisit comme par la main et m'abandonna ensuite quand elle me vit entraînée. Que Dieu le lui pardonne, elle a causé le malheur de ma vie !

» Alfred, après un séjour d'un mois près de nous, se décida à lui présenter son hommage.

» Elle l'accueillit, je ne devinai rien de tout cela.

» Cependant un penchant secret me rapprochait de lui, je ne m'en rendais pas compte, je n'y songeais pas.

» Un soir nous faisions des folies dans le salon, il me blessa légèrement au pied. La galanterie empressée avec laquelle il répara sa maladresse me charma.

» Nous causâmes longtemps ensemble, j'étais enivrée.

» Bientôt le son d'un piano se fitentendre, une voix sonore commença une brillante cavatine... il y courut et ne quitta plus Pauline.

» La jalousie me révéla mon amour; je me retirai dans ma chambre, et là je déplorai ma funeste erreur dans toute l'amertume de mon âme.

» Pauline, fatiguée de ses triomphes ou craignant de perdre sa victime, me rejoignit après quelques instants.

» Elle employa toute la finesse de son esprit à détruire l'impression que j'avais reçue et qui m'éloignait d'elle involontairement.

» Elle me dit qu'elle aimait Alfred, se garda bien d'ajouter, ce que j'ai su depuis, qu'elle avait des raisons de s'en croire aimée; enfin

elle gagna si bien ma confiance qu'elle reçut l'aveu de ma faiblesse et de mes remords.

» Au lieu de les fortifier, elle les détruisit en me persuadant que je pouvais aimer sans crime, que pourvu qu'une femme n'oubliât pas entièrement ses devoirs, une préférence lui était permise.

» Nous nous promîmes mutuellement que la préférée préviendrait l'autre afin qu'elle tâchât de se guérir, et nous nous séparâmes plus intimes encore par nos doubles confidences.

» Deux jours après, nous nous promenions

ensemble; après beaucoup de circonlocutions, elle m'engagea à renoncer au prince: elle avait reçu sa déclaration dans la matinée.

» Jamais, ma fille, je ne pourrai te rendre ce que j'éprouvai alors, je perdis toute idée et je tombai dans des convulsions affreuses.

» La violence de mon imagination, ma sensibilité si longtemps comprimée se développèrent avec fureur, ma perfide amie les encouragea.

» Je ne connus bientôt plus de frein, et, lorsque je revis Alfred, je ne fus pas maî-

tresse de lui cacher ce que j'éprouvais ; sans lui dire précisément que je l'adorais, je le lui fis entendre si clairement qu'il ne pût en douter.

» Que se passa-t-il en lui ? je n'en sais rien ; il prétendit qu'il n'aimait point Pauline, qu'il n'avait cherché près d'elle qu'une occupation.

» Peu de temps après, nous étions d'accord et j'étais déjà la plus malheureuse des femmes.

» Mon amie se fit un mérite de son sacrifice. Je n'ai pu depuis l'attribuer qu'au désir de me mettre sous sa dépendance et de

me forcer à fermer les yeux sur sa conduite, car j'ai acquis la certitude qu'au moment où je la plaignais le plus, un des amis de mon mari l'avait déjà consolée.

» Alfred ne montrait pas pour moi cette passion brûlante dont j'étais remplie, il m'aimait cependant; mais il était effrayé de ma réputation de légèreté.

» Ma vie était une continuelle alternative de désespoir et de ravissement ; il se passait des semaines entières sans qu'il me donnât une seule marque d'amour, et quelque temps après il m'en accablait.

» Je ne pouvais jamais être sûre de lui ;

un horrible soupçon me poursuivait partout; j'étais convaincue que je ne devais qu'à sa pitié ou à l'effervescence de son âge les courts moments d'abandon que je lui voyais. C'était la punition de ma faute.

» Je puis bien l'assurer, pendant les années qui s'écoulèrent entre ma chute et mon repentir, je ne parvins à être tranquille qu'en m'étourdissant sans cesse.

» Hors les éclairs de bonheur qu'un cœur comme le mien devait rencontrer dans une passion aussi violente, je ne fus point heureuse.

» Ma santé en souffrit étrangement, mon

caractère se changea tout à fait ; je devins triste, morose, je pleurais continuellement.

» Peu à peu le château se dépeupla ; on me délaissait depuis que je n'offrais plus de plaisirs. Il ne resta qu'un petit comité dont Pauline se garda bien de se détacher.

» A cette époque, Gustave fut aussi obligé d'entreprendre un long voyage. Des propriétés qui venaient de ma mère, réclamaient sa présence en Suède ; je saisis le prétexte de mon veuvage pour ne point retourner à Paris, et pendant que tout le monde s'étonnait de ma sauvagerie, je courais d'illusions en illusions après un bonheur qui ne peut se trouver ici-bas.

« Au milieu même de l'ivresse où me plongeait la présence de mon amant, j'étais déchirée de remords.

» L'avenir se présentait à moi sous les couleurs les plus sombres.

» Je ne me dissimulais pas que j'avais perdu par ma faute, et ma réputation, et une grande partie de mes agréments.

» Ces sacrifices m'auraient peu coûté sans les craintes qui les accompagnaient.

» Le prince avait beau me jurer que je règnerais à jamais sur lui, je savais trop que c'était impossible. Je ne pouvais être

jalouse du présent, je l'étais du passé et de l'avenir.

» Avec le nom qu'il porte, me disais-je, il se mariera nécessairement : une autre l'obtiendra, ce titre dont j'aurais été si fière ; elle aura alors la permission de l'aimer, et moi, qui sait si lui-même il ne me le défendra pas !

» Ces idées étaient déchirantes ; j'avais de plus à résister à ses instances et à ma propre inclination, il me semblait que je ne survivrais pas à ma honte. Je le lui dis, il ne m'en parla plus ; mais il souffrait, il se plaignait que je ne l'aimais pas. Je ne pus y tenir plus longtemps, et, après six

mois de combats opiniâtres... je cédai...

» Oh ! ma fille, je suis à tes genoux, en te faisant cet aveu. Pardonne, pardonne à ta pauvre mère. Conserve-lui encore ton estime, ton amitié. Elle a failli ; mais son crime lui a été remis par le ciel, seras-tu plus sévère que lui, n'auras-tu pas égard à la cruelle pénitence qui durera jusqu'à sa mort.

» J'ai interrompu mon récit, il était devenu trop pénible; je crains de n'avoir pas la force de l'achever.

» Oh! ma Valentine, pardon, pardon !

» Il faut terminer cette tâche cruelle, c'est une sorte d'expiation au dessus peut-être de celles que j'ai déjà faites. »

CHAPITRE DEUXIÈME.

II

—

« Je fus deux ou trois jours anéantie; mais Alfred était si heureux, il me chérissait de si bonne foi, que je ne crus pas l'avoir acheté trop cher.

» Je ne te raconterai pas ce qui se passa ensuite, tu le devines sans peine.

Toutes les liaisons de ce genre se ressemblent : elles ne diffèrent que par le plus ou le moins de douleurs. J'en fus abreuvée.

» Le régiment du prince changea de garnison. Nous ne pûmes nous séparer. Il obtint un congé d'un an, qu'il allongea encore pour rester près de moi.

» Tu sens tout ce que cette conduite avait de répréhensible, aussi personne n'ignorait notre intimité; ma famille seule, par une espèce de miracle, n'en fut pas instruite, ou du moins ne fit pas semblant de l'être.

» L'absence de mon mari se prolongeait toujours; il m'annonça qu'un séjour de dix-huit mois lui était nécessaire, et qu'il

ne répondait même pas de revenir à cette époque.

» Comme Pauline restait près de moi, quelques personnes doutaient si Alfred n'était pas son amant. Je saisis cette chance avec avidité. Elle était libre, rien ne les empêchait de s'unir ; je pouvais donc, sans faire tort à mon amie, laisser planer sur elle des soupçons qui m'aurait perdu dans l'esprit de ton père ; d'ailleurs, elle fut la première à le proposer.

» Elle me fit écrire dans ce sens à Gustave ; une fois prévenu, je ne craignais plus rien de la médisance.

» Le rôle qu'elle joua dans toute cette affaire me répugna même alors ; je n'étais

pas assez aveuglée pour ne pas voir qu'une femme qui sert une intrigue étrangère est plus méprisable que celle qui joue le premier rôle ; elle n'a pas l'excuse de la passion, et, si jamais une malheureuse put avoir des droits à cette excuse, ce fut moi.

» Alfred était mon Dieu, mon idole; ce n'est pas une métaphore de dire que je ne pensais qu'à lui, rien ne pouvait m'en distraire.

» Il m'arrivait de passer des heures entières à le regarder sans qu'il me vît, c'était une jouissance inexprimable.

» Cependant, mes remords et mes inquiétudes continuaient. Je lui fis promettre que,

s'il devait se marier et qu'il ne m'aimât plus il me renverrait mes lettres.

» Je ne voulais pas d'autre avis, et j'étais certaine de n'y pas survivre.

» Ma cruelle amie contribuait à augmenter mes incertitudes, si le prince manquait d'attention, si ma funeste idée qu'il ne m'aimait pas se présentait à mon esprit.

» — Ce n'est pas vous, ma chère, disait-elle, qui êtes destinée à ranimer ce beau marbre.

» Il y avait là de quoi faire mourir de chagrin.

» Enfin, ma fille, le jour qui devait rompre cette union arriva.

» Le duc de *** rappela son fils à Paris :

mes prières et mes larmes ne purent que retarder le moment fatal.

» Je n'essaierai pas de te dépeindre nos adieux, il n'y a pas de souffrance qui puisse rendre cette souffrance de la séparation, ce vide de l'absence, il faut l'avoir éprouvé. Ce souvenir reste si douloureux, qu'on ne le réveille pas sans ressentir presque la même chose, c'est une cicatrice qui ne se ferme point.

» Restée seule dans ma terre, ma première pensée fut d'aller rejoindre Alfred, je pouvais aller faire un voyage à Paris sans que cela parût extraordinaire. Je n'y résistai pas.

» A mon arrivée, il était parti pour le

midi de la France, où je ne pouvais le suivre sans me perdre entièrement.

» Je préférai donc revenir aux lieux où je l'avais connu; mon retour à Sorval fut aussi soudain que l'avait été mon départ. J'y passai six éternels mois, sans autre société que mes regrets.

» Le prince m'écrivait souvent, je lui répondais plus souvent encore.

» Peu à peu, la correspondance devint moins active de son côté; ces retards m'effrayaient, je tombai dans un état de mélancolie affreux.

» Je n'avais pas d'illusions, le voile était déchiré, je n'attendais plus que le courrier qui devait m'annoncer la mort, lorsque Pau-

line revint dans ma solitude, et m'amena quelques personnes.

» Nous étions à table quand on apporta les journaux. Pauline les ouvrit et les mit dans sa poche sans vouloir les montrer. On ne vit dans cette discrétion qu'une plaisanterie, je ne pus me rendre raison de l'inquiétude qu'elle me causa.

» A peine rentrée au salon, mon amie me conduisit dans ma chambre; je devinai qu'elle avait quelque nouvelle à m'apprendre.

» — Le prince se marie, me dit-elle sans préparation, son contrat a été signé par le roi.

» Ces paroles firent sur moi un tel effet,

que la tête me tourna sur-le-champ, et, au lieu des pleurs auxquels elle s'attendait, Pauline reçut pour réponse un grand éclat de rire. Elle ne s'y trompa pas.

» — Restez ici, Alix, il est impossible que vous reparaissiez dans cet état, tâchez de vous calmer.

» — Moi ? je suis très calme. Comment ! nous irons à la noce, à la noce d'Alfred ! Jamais plus beau fiancé ne conduisit une jeune fille à l'autel.

» Pauline fut effrayée de cette insensibilité ; elle chercha à rappeler mes douleurs, sans pouvoir y réussir. J'étais décidément folle.

» Trois jours après cette scène, je l'étais encore.

» On essaya de me remettre les lettres qui étaient arrivées pendant ce temps. Je brisai l'enveloppe avec indifférence ; mais, à peine eus-je aperçu mon portrait et une longue tresse de mes cheveux, que l'étendue de ma perte m'apparut tout entière. Je fondis en larmes, ma raison me revint pour souffrir. Je poussai des cris déchirants, j'appelais Alfred, mon Alfred, et les regards de Pauline me disaient qu'il n'était plus à moi.

» Un mois d'angoisses épouvantables s'écoula, je me renfermai davantage en moi-même, j'assurai à mon amie, qui me fati-

guait de ses consolations, que je me guérissais, et je la priai de me laisser seule chez moi.

» Je nourrissais un projet extravagant, sans doute, mais que rien ne m'aurait empêché d'exécuter.

» Aussitôt qu'elle fut partie, je demandai des chevaux de poste et je volai à Paris. A peine descendue à mon hôtel, je montai en fiacre en ordonnant de me conduire chez le prince..... Le cocher s'arrêta, la porte s'ouvrit, je me précipitai dans la loge du portier; on me répondit que Monsieur était chez lui, et un domestique qu'on appela me conduisit par un escalier dérobé dans le cabinet de son maître. J'entrai, il

n'y avait personne. Une lampe éclairait cette petite pièce, remplie de livres et d'objets de travail.

» — Monsieur le prince est chez madame la princesse, me dit le valet de chambre, je vais l'avertir. Madame veut-elle me dire son nom ?

» Je n'eus que la force de faire un signe négatif, et je me laissai tomber sur un fauteuil. Restée seule, je promenai mes yeux sur tout ce qui m'entourait.

» Me voici donc chez lui, m'écriai-je, je vais le voir !

» Un mouvement machinal m'attira devant une glace; je souris à ma pâleur, au changement de mes traits. J'étais décidée à

mourir, je ne voulais que lui dire adieu et lui montrer l'état où il m'avait réduite. Le bruit des pas d'un homme qui traversait l'appartement voisin, si fit entendre ; je les reconnus, c'étaient les siens. L'émotion de bonheur, triompha de mon ressentiment, et lorsque Alfred ouvrit la porte, il me reçut dans ses bras sans connaissance.

» En revenant à moi, j'étais couchée sur un canapé ; mon regard rencontra le sien et ne s'en détacha plus. J'oubliai tout, il me sembla que j'étais encore à Sorval, je passais mes doigts dans les mèches de ses cheveux noirs, comme je le faisais autrefois, il ne remuait point. Après un long moment de silence, il parla : sa voix dis-

sipa mes illusions et me rendit à mon désespoir.

» — Qu'êtes-vous venue faire ici, madame? pensez-vous que cette démarche puisse être ignorée? Voulez-vous me forcer à me reprocher toujours de vous avoir perdue?

» — Ce que je suis venue faire? Vous me le demandez! O mon Dieu! m'écriai-je en cachant ma tête dans mes mains. Suis-je assez punie!

» —Alix, vous me faites bien du mal, et à vous aussi. Vous n'êtes donc pas raisonnable? J'espérais que vous auriez senti que je ne pouvais désobéir à mon père. J'ai tâché de vous oublier et de faire le bon-

heur de ma femme. Vous connaissez ma franchise, et je crois devoir vous assurer que c'est maintenant mon unique désir.

» — Fort bien, monsieur, repris-je ; car cette phrase, qui m'annonçait si clairement mon sort, me rendit toute ma fermeté. Il ne me reste donc plus qu'à vous remettre les gages d'amour que je tenais de vous.

» Je déposai silencieusement un petit coffre sur le sopha, et je me levai ; avant de refermer la porte, une irrésistible envie de le regarder pour la dernière fois me fit rentrer dans l'appartement. Il était encore à genoux à la même place, immobile et les yeux fixés sur la boîte fatale. Je me rapprochai de lui, je pris sa main.

» — Alfred, je vous pardonne, vous m'avez tuée, vous avez rempli mes jours d'amertume; soyez aussi heureux que vous m'avez rendue misérable. Adieu !

» J'étais déjà loin avant qu'il n'eût songé à me poursuivre, s'il en avait l'intention.

» De retour chez moi, je m'enfermai. J'écrivis quelques lettres, je fis mon testament, et, avec toute l'assurance de la folie, je bus un verre de poison... La dose n'en était sans doute pas assez considérable, ou les remèdes qu'on m'administra, aidés de ma jeunesse et de la force de mon tempérament, me sauvèrent. On me rappela à la vie. Après des souffrances hor-

ribles dont je me ressentirai toujours, je sortis de mon appartement.

» Je fus soignée, pendant toute cette maladie, par un ange de vertu, ta belle-mère, à présent, ma fille; elle m'avait aimée depuis mon enfance. Mes travers l'avaient éloignée de moi, mon malheur la ramena. Elle me représenta qu'il ne me restait plus qu'un refuge, l'amitié et la religion.

» Votre position n'est pas désespérée, cependant. Votre mari ignore tout, votre famille ferme les yeux, et une conduite irréprochable peut rétablir votre réputation. Quittez Paris pendant quelques années, fuyez vos souvenirs, rattachez-vous à vos devoirs, et avec des efforts soutenus, vous

parviendrez à reconquérir votre estime et celle des autres.

» Je suivis ces conseils, ils me réussirent en partie. Cependant je ne pus, malgré toutes mes tentatives, éloigner de mon cœur une image chérie; mes remords même me le rappelaient. Il est inutile d'ajouter que je rompis sans retour avec Pauline.

» Ton père revint. Mon premier mouvement fut de le fuir, me trouvant indigne de le revoir. Mon sage mentor me ramena petit à petit, et parvint à nous réunir. Tu vins au monde, toi, ma Valentine, la seule joie de ma vie, et depuis ce moment, mes peines me semblèrent moins lourdes à supporter. Tu perdis ton père dans la quatrième

année. Je continuai à habiter la campagne. Mon immense fortune me donnant les moyens d'y soigner ton éducation comme à Paris, je fis venir tous les maîtres qui t'étaient nécessaires, et ce ne fut que lorsqu'elle fut terminée, que je te présentai dans le monde.

» On m'y reconnut à peine. J'étais si changée de toutes façons, que l'auteur de ma misère passa à côté de moi sans s'en douter. Pendant mon exil, la guerre avait éclaté; il s'y était distingué, et avait obtenu, par bravoure, les premiers grades de l'armée. Ce n'était plus à cette époque un beau et séduisant jeune homme, c'était un noble militaire jouissant de l'estime générale, et la méritant.

» Un jour, dans une réunion, il le remarqua, ma Valentine; une certaine ressemblance avec moi lui donna des soupçons, on te nomma, et il chercha ta pauvre mère. Avec quelle émotion je le vis approcher! le cœur me battait comme dix-huit ans auparavant. Il m'adressa quelques phrases polies; je ne pus lui répondre. Je ne retrouvai ma présence d'esprit que lorsqu'il me parla de ma fille.

» — Vous êtes bien heureuse, madame, me dit-il; je n'ai point d'enfants, je les ai tous perdus!

» Il me regarda alors. Je crois que nous eûmes la même pensée, le ciel peut punir ici-bas celui qui a brisé le cœur d'une femme en brisant aussi le sien.

» Le lendemain, il vint me voir, et nous nous trouvâmes seuls. Notre position était bien délicate. Il m'assura qu'il m'avait conservé un attachement de frère, et me témoigna un intérêt véritable.

» Depuis lors nos relations ont continué, quoique de loin en loin; je ne peux le voir de sang-froid; je le fuis, il me rappelle trop de souvenirs que je dois oublier.

» Voilà ma douloureuse entreprise achevée, ma fille; tu sais tout, il n'y a plus rien dans l'âme de ta mère qui ne te soit connu. Je ne t'aurais point confié mes fautes, si tu ne les avais déjà devinées. Tu as désiré apprendre la raison de mon changement d'existence, à présent tu ne l'ignores plus.

» C'est la dernière fois que cette histoire, déjà si ancienne, sera rappelée : un voile éternel la couvrira. Puisses-tu, ma Valentine adorée, être plus heureuse que moi! J'ai tâché de t'éviter les écueils où j'ai succombé. Lorsque tu t'es mariée, ton jugement était formé; tu étais une femme en état de savoir à quoi elle s'engageait, d'analyser ses impressions.

» Je n'étais qu'une enfant.

» J'attendrai maintenant ta réponse, comme le jugement de Dieu. Quelle qu'elle soit, je m'y soumettrai; je l'ai méritée.

» Adieu, Valentine, adieu. Il y a bien longtemps que j'écris, ma tête est plus fatiguée que mes doigts, j'ai besoin de repos. Le passé s'est présenté à moi avec une si

effrayante vérité, que j'ai cru y être encore. Funeste effet des passions! Elles épuisent notre jeunesse et nous poursuivent jusque dans l'âge mûr, le tombeau seul peut nous en mettre à l'abri!... Adieu! »

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

Des chapitres du troisième et dernier volume.

—

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

Fontainebleau, imp. de E. Jacquin.

t été à la tendresse de sa sœur, et : bien à son tour attendrir et fléchir sur lequel elle avait régné jusqu'a- raine et même en despote. Quant à -Lieu, il était si froid et si calme, n n'inquiétait guère Mlle de Ké- vait fini par se dire qu'il lui serait è de l'amener sans trop d'efforts à ; prétentions. Toutefois, un jour vint tit en elle la confiance s'abattre et ianceler. Ce fut après la révolution partir de cette époque, la haine que are portait aux Duvivier ne con- ornes ni de mesure, et dès lors il nême été permis de prononcer au m d'Octave et de sa mère. M. de aissait convaincu que c'étaient les et fils qui, à eux seuls, avaient fait , massacré la garde royale, pris les envoyé les Bourbons de la branche xil. D'une autre part le vieillard, qui fléchir sous le poids des ans, pres- e de sa fille. M. de Grand-Lieu ré- urs qu'il était prêt; Octave ne ve- semblait à Marie qu'elle n'avait plus Un soir pourtant, un soir, à la voix père, elle vit un instant s'éclairer e; un instant les portes de l'avenir demi devant elle; un instant son se releva et battit des ailes. Mais ns d'un instant, le rayon s'éteignit, airain se refermèrent, et l'âme re- le-même pour ne plus se relever

nc l'amour, tel était le rêve et l'es- ie venait d'immoler à l'orgueil de ussi, nous devons le dire, à un sen- neur et de loyauté personnelle que vait transmis avec le sang des Ké- ne démentait pas une race de preux; comme son père, l'orgueil exagéré , lorsqu'elle avait tendu sa main à -Lieu, elle n'avait fait que céder à e son sang, à l'ordre de son propre ce besoin d'héroïsme et de dévoû- tout temps, avait tourmenté son in- se. D'ailleurs, en cette circonstance, peu haut placée eût osé agir au- Kérouare et sa fille s'étaient vus iste comme dans un réseau de fer; la brusque déclaration de M. de Grand-Lieu avait rivé leur foi et scellé leur parole. Pouvaient-ils sans honte repousser la ruine de ce noble jeune homme, après avoir accepté sa fortune? On se retire aisément de la prospérité, mais non pas du malheur.

Mlle de Kérouare passa cette nuit dans les pleurs et dans les sanglots, se tordant sur son lit, appelant Octave et demandant si Dieu permettrait un si grand désastre. Ce fut une cruelle nuit. Mais le lendemain, plus forte que sa douleur, Marie se présenta à son père résignée, souriante, presque sereine, et dès lors ses lèvres ne laissèrent pas échapper une plainte, ni ses yeux une larme. Elle assista de sang-froid aux préparatifs de son mariage; elle hâta elle-même les apprêts du sacrifice. Le jour fatal arriva vite. La veille, Mlle de Kérouare écrivit à son cousin. Il est aisé d'imaginer ce que dut être cette lettre, long cri d'amour, de remords et de désespoir. Durant quatre pages, aux genoux d'Octave, lui baisant les mains et les pieds, Marie supplia son jeune amant de pardonner à la malheureuse infidèle. « Ne m'accusez pas, écrivait-elle en terminant; soyez fort, soyez généreux; que votre douleur épargne la mienne, et que cette infortunée puisse mourir sans emporter votre malédiction avec elle! » Ce devoir accompli, la victime fut tout à fait calme, et le lendemain le lever du jour ne la vit ni trembler ni pâlir. C'était le jour de son mariage.

Dans la matinée M. de Grand-Lieu se présenta dans la chambre de Mlle de Kérouare, grave et froid comme de coutume. Lorsqu'il fut seul avec Marie :

— Mademoiselle, lui dit-il, êtes-vous sûre de n'avoir pas obéi seulement à un élan généreux de votre âme? Êtes-vous sûre que ma destinée ne répugne pas à la vôtre? N'abusé-je pas, à mon insu, d'un mouvement d'exaltation et d'enthousiasme que j'aurais fait naître sans le chercher, sans le vouloir? N'ai-je pas surpris votre assentiment? Pensez-vous n'être pas enchaînée à cette heure par quelque mauvaise honte? Dites, Marie, il est temps encore. Vous m'êtes plus chère que la vie; mais je ne voudrais pas d'un bonheur qui dût vous coûter une larme.

Il y eut dans la voix de M. de Grand-Lieu et dans son regard, tandis qu'il parlait, une expression de tendresse et d'humilité qui touchèrent Mlle de Kérouare.

SUITE DES NOUVEAUTÉS EN VENTE.

	Fr.	C.
Une Gaillarde, par Ch. Paul de Kock. 6 volumes in-8, affiche à gravure, net :	33	»
Georges le Montagnard, par le baron de Bazancourt. 5 vol. in-8, affiche à gravure, net :	22	50
Le Vengeur du mari, par Em. Gonzalès. 3 vol. in-8, net :	13	50
Clémence, par madame la comtesse Dash. 3 vol. in-8, net :	13	50
Brin d'Amour, par Henry de Kock, 3 volumes in-8, affiche à gravure, net :	13	50
La Belle de Nuit, par Maximilien Perrin. 2 volumes in-8, affiche à gravure, net :	9	»
Jeanne Michu, *la bien-aimée du Sacré-Cœur*, par madame la comtesse Dash. 4 vol. in-8, net :	18	»
Le Khalifa, par S. Henry Berthoud. 2 volumes in-8, affiche à gravure, net :	9	»
Raphaël et Lucien, par Michel Masson. 2 vol. in-8, affiche à gravure, net :	9	»
Le Trouble-Ménage, par Maximilien Perrin. 2 vol. in-8, affiche à gravure, net :	9	»
El Ihoudi, par S. Henry Berthoud. 2 vol. in-8, net :	9	»
Les Métamorphoses de la femme, par X.-B. Saintine. 3 vol. in-8, affiche à gravure, net :	13	50
Charmante Gabrielle, par M.-J. Brisset. 2 vol. in-8, affiche à gravure, net :	9	»
Le Débardeur, par Maximilien Perrin. 2 vol. in-8, affiche à gravure, net :	9	»
Nicolas Champion, par S. Henry Berthoud. 2 vol. in-8, affiche à gravure, net :	9	»
La Famille du mauvais Sujet, par Maximilien Perrin. 2 vol. in-8, net :	9	»
Un Cœur de Lièvre, par Max. Perrin. 2 vol. in-8, net :	9	»
Diane et Sabine, par Michel Masson. 2 vol. in-8, net :	9	»

SOUS PRESSE

Pour paraître très prochainement :

MONTBARS L'EXTERMINATEUR, par Paul Duplessis.

LES AMOURS DE VÉNUS, par Xavier de Montépin.

UN HOMME DE GÉNIE, par madame la comtesse Dash.

L'HOMME DE FEU, par G. de La Landelle.

LE GARDE-CHASSE, par Élie Berthet.

LE MÉDECIN DE SA FEMME, par Henry de Kock.

LE MENDIANT DE TOLÈDE, par Emmanuel Gonzalès.

Imprimerie de Gustave GRATIOT, 30, rue Mazarine.